



Recherches et publications récentes autour de Vatican II

Gilles Routhier

Volume 55, Number 1, février 1999

Fernand Dumont sociologue, philosophe et théologien

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/401219ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/401219ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Routhier, G. (1999). Recherches et publications récentes autour de Vatican II. *Laval théologique et philosophique*, 55(1), 115–149.
<https://doi.org/10.7202/401219ar>

◆ chronique

RECHERCHES ET PUBLICATIONS RÉCENTES AUTOUR DE VATICAN II

Gilles Routhier

Faculté de théologie et de sciences religieuses
Université Laval, Québec

Inventaires des sources

1. Anne-Marie ABEL, en collaboration avec J. ROBIN, **Documents pour une histoire de Vatican II. Inventaire du Fonds Pierre Veillot**. Préface du cardinal Jean-Marie Lustiger. Paris, Institut Catholique de Paris, 1998, 281 pages.
2. Roger DESREUMAUX, en collaboration avec A.-M. ABEL et J.-P. RIBAUT, **Documents pour une histoire de Vatican II. Inventaire du Fonds Achille Liénart**. Préface de M^{gr} Jean Vilnet. Paris, Institut Catholique de Paris, 1998, 157 pages.
3. Jean-Claude VEISSIER, **Inventaire du Fonds Marius Maziers**. Préface de M^{gr} Maziers. Archevêché de Bordeaux, 1995, 58 pages.

À l'automne 1996, l'Institut Catholique de Paris annonçait la mise en place d'un Centre de recherche Vatican II (voir A.-M. Abel, « Le Centre de recherche Vatican II », *Transversalités*, 62 [1997], p. 261-268). Cette annonce venait couronner les initiatives entreprises, depuis déjà quelques années, par l'archiviste de l'Institut Catholique de Paris, sœur Anne-Marie Abel, qui s'était montrée sensible, dès la fin des années 1980, à la conservation des archives conciliaires en France. On lui devait largement la publication des inventaires des Fonds Hauptmann, Le Cordier, Streiff, Denis et Blanchet (voir notre chronique précédente*).

C'est sans doute ce Centre qui est aujourd'hui le plus actif dans le domaine de la publication d'inventaires conciliaires, même si le jeune Centre de la Catho de Paris ne s'est pas encore donné un véritable programme scientifique (recherche, conférences, colloques et publications) à l'instar de

* Voir dans *Laval Théologique et Philosophique*, 53, 2 (juin 1997), p. 435-454.

ses principaux partenaires européens (Louvain-la-Neuve, Louvain et Bologne) ou nord-américains (Washington et Québec), qui ont l'avantage d'avoir été créés quelques années auparavant.

L'inventaire du Fonds conciliaire Pierre Vuillot rassemble 2521 pièces. Cela en dit toute l'importance. Sa valeur ne se limite pas cependant à cette présentation quantitative. À plusieurs égards, M^{gr} Vuillot a joué un rôle important à Vatican II. D'abord, il était le président de la « Conférence des 22 » qui rassemblait pratiquement chaque semaine, à la *Domus Mariae*, au cours des sessions conciliaires, les présidents ou représentants de 22 conférences épiscopales. Ce groupe informel, dont les membres avaient en commun l'usage de la langue française, a contribué largement aux travaux du Concile, en favorisant, par la coordination des différents épiscopats, l'émergence d'une large majorité autour des questions abordées au Concile. À plusieurs reprises également, il a permis d'envoyer des signaux importants aux organes directeurs du Concile. Le Fonds P. Vuillot (les pièces 335-456) permet donc aux chercheurs de reconstituer l'activité de ce groupe influent dont les travaux ont déjà été examinés dans des articles de P. Noël et J. Grootaers. À cet égard, le Fonds Vuillot est complémentaire aux renseignements que nous fournissons déjà les Fonds Etchegaray (copie à Bologne) et Baudoux (copie à Québec), tous deux membres de l'interconférence, respectivement à titre de secrétaire de la Conférence épiscopale française ou de président de la Conférence épiscopale du Canada.

Le Fonds Vuillot est également capital pour qui veut étudier l'*iter* conciliaire des schémas qui serviront de base à ce qui deviendra, au terme, le Décret *Christus dominus*. Cela s'entend du fait que M^{gr} Vuillot était un membre influent de la Commission conciliaire responsable de l'élaboration du *De episcopis* et que, dès la phase préparatoire, il a été membre de la Commission des évêques et du gouvernement des diocèses. Près de la moitié du Fonds est consacrée à ce schéma, les cartons 10 à 21, soit les pièces 779-1887. Avec le Fonds Onclin, on est en présence ici de la source principale pour l'étude de ce schéma.

Quantitativement moins important sans doute, mais certainement d'une grande importance au plan de la théologie, le Fonds Vuillot témoigne du souci d'intégrer les laïcs aux travaux conciliaires. M^{gr} Vuillot fut parmi les premiers à militer en ce sens, alors qu'il était évêque d'Angers, et il réalisa quelques consultations préconciliaires dans les paroisses de Paris, à partir du moment où il a été évêque auxiliaire de ce diocèse. Cela ne peut être comparé avec les consultations préconciliaires dans les différents diocèses du Québec (voir les études de S. Serré), mais cela n'est pas sans importance.

Au plan technique, ces inventaires sont d'une grande qualité. Ils suivent en cela l'usage déjà bien établi des inventaires d'archives conciliaires : classement par ordre chronologique à l'intérieur de chaque ensemble conduisant à un document conciliaire et suivant l'ordre chronologique de promulgation des seize documents de Vatican II. Les index du Fonds Vuillot sont remarquables : index des noms propres (49 pages), suivi d'un index thématique (7 pages). On déplore qu'on n'ait pas ajouté une courte biographie de M^{gr} Vuillot, présentant spécialement ses activités conciliaires, les notes de la préface du cardinal Lustiger demeurant à cet égard trop fragmentaires. De plus, on pourrait éventuellement inclure des indications bibliographiques (articles ou ouvrages) se rapportant au travail conciliaire de M^{gr} Vuillot ou à des écrits de P. Vuillot lui-même. Les archives conciliaires P. Vuillot peuvent être consultées aux archives de l'archevêché de Paris où, selon mon expérience, les chercheurs sont bien reçus et aimablement servis.

La publication du Fonds Achille Liénart est certainement de grande importance pour la recherche actuelle sur Vatican II. Nous sommes donc heureux d'en saluer la publication. En effet, il s'agit du premier inventaire publié des archives d'un membre du Conseil de la présidence et de la Com-

mission de coordination du Concile. Avec l'inventaire Suenens qui est déjà sous presse, cet inventaire donne donc accès à des informations jusque-là inaccessibles à propos des organes directeurs du Concile, hormis le Fonds Lercaro qui donne des indications quant au travail des modérateurs. De plus, parmi les inventaires publiés à ce jour, l'inventaire Liénart est celui qui donne le plus d'informations sur la période préparatoire du Concile et sur les travaux de la Commission centrale préparatoire (75 pièces), le Fonds Léger, par exemple, demeurant assez silencieux sur cette période. Au plan de la recherche, les papiers Liénart, sous réserve de consultation plus approfondie, ne semblent pas devoir éclairer beaucoup l'épisode qui l'a rendu célèbre, son intervention au début du Concile demandant que l'élection des membres des diverses commissions soit reportée. Il faudra certainement voir ses notes personnelles, sa correspondance avec Garonne au cours des mois et des jours précédents, etc. Sa version des faits, publiée dans les *Mélanges de science religieuse*, mérite d'être revue à la lumière de ces archives qui sont maintenant accessibles (voir, au n° 7, l'article de Lamberrigts et Greiler). Par ailleurs, l'index nous laisse entendre que Liénart n'a entretenu que très peu de liens avec les évêques du Québec ou du Canada, sauf en 1962, avec Léger, au moment de l'envoi de la Supplique Léger à Jean XXIII (voir notre article sur le sujet).

Au plan technique, on notera que la classification des papiers conciliaires Liénart ne suit pas la systématique généralement adoptée dans les inventaires conciliaires publiés à ce jour. Les responsables ont plutôt suivi la classification que Liénart avait lui-même donnée à ses archives : un premier ensemble (pièces 1 à 1092) comprend des documents (correspondance, textes étudiés en commission, notes et interventions de Liénart) se rapportant aux diverses étapes et documents de Vatican II. Quant au deuxième ensemble (pièces 1093-1593), il rassemble les documents imprimés distribués aux Pères, documents que l'on retrouve dans la plupart des fonds d'archives, en plus des documents imprimés du Secrétariat de l'épiscopat français (*Études et documents*) ou des livrets de célébration liturgique en usage à Vatican II. On est étonné de trouver au milieu de cette série de textes imprimés un ensemble de papiers personnels manuscrits (1540-1544) qui n'ont rien à voir avec les textes imprimés qui sont rassemblés dans cet ensemble. On aura aussi noté que cet inventaire, largement centré sur l'activité conciliaire de Liénart, déborde un peu ces limites puisqu'on y trouve également, sous mode d'intermède entre les deux ensembles consacrés aux travaux conciliaires, des papiers (pièces 977-1091) relatifs à la période post-conciliaire (1966-1967), surtout consacrés à la Commission post-conciliaire de coordination et d'interprétation des décrets. On comprend certes que l'inventaire reprenne l'ordre dans lequel on a retrouvé les papiers Liénart. Il s'agit là d'une règle valable, en archivistique. Toutefois, cela désoriente un peu le chercheur habitué à une systématique maintenant bien établie dans ce genre d'inventaires.

Cet inventaire attendu est préfacé par M^{re} Vilnet et précédé de courtes notes biographiques (4 pages) qui nous éclairent sur la figure du Liénart. Un index onomastique vient compléter l'ensemble. Il est à noter que les archives conciliaires Liénart peuvent être consultées aux archives diocésaines de Lille. Malheureusement, l'inventaire ne nous en donne pas les coordonnées.

M^{re} Marius Maziers (Bordeaux) n'a certainement pas la prestance de ces deux évêques prestigieux. Il s'agit d'un évêque « ordinaire », comme des milliers d'autres, qui n'a pas fait partie des commissions conciliaires et qui n'a pas fait, pour la grande histoire, de déclaration *in aula*. La publication de l'inventaire de ses archives conciliaires est donc plutôt mince (environ 500 documents). Elle n'est pourtant pas sans intérêt, car elle témoigne précisément de l'itinéraire d'un évêque « ordinaire » au moment du Concile. C'est également à travers toutes ses figures effacées que le discernement conciliaire s'est opéré et l'histoire mériterait qu'on leur accorde une plus grande attention.

Journaux conciliaires

4. Marie-Dominique CHENU, **Notes quotidiennes au Concile. Journal de Vatican II, 1962-1963**. Édition critique et introduction par A. Melloni. Paris, Cerf, 1995, 160 pages.

Plusieurs acteurs du Concile Vatican II (Pères et *Periti*) ont laissé un journal conciliaire (voir A. Melloni, dans *L'Église canadienne et Vatican II*, p. 415-432). Il s'agit là d'une source exceptionnelle pour le travail des historiens sur Vatican II. D'ailleurs, la première partie de l'introduction nous démontre à quel point cette source d'information demeure indispensable dans la reconstitution historique d'un Concile. Au cours des dernières années, quelques-uns de ces journaux ont été publiés. C'est le cas du Journal Wyszynski (en polonais), de larges extraits du Journal Betti et pour le Journal Edelby (voir *infra*, p. 119). L'édition critique du Journal Chenu fait figure de modèle pour toute entreprise à venir dans le domaine de l'édition critique des journaux conciliaires : introduction qui présente en quelques pages le Journal Chenu (p. 48-54), ses caractéristiques et ses thématiques, en plus de situer le rôle de Chenu à Vatican II. Par la suite, le texte accompagné de nombreuses notes, souvent très développées, qui donnent les informations nécessaires pour comprendre le texte et qui situent les événements dont il est question ou qui renvoient à d'autres documents.

En soi, le Journal Chenu n'est pas très considérable (90 pages imprimées dont les notes critiques occupent plus de la moitié) et il ne couvre, en pratique, que la première session (1962). Au cours de l'intersession, son Journal s'arrête alors que moins d'une dizaine de pages se rapportent à la seconde session (1963), le Journal s'interrompant abruptement le 12 novembre 1963 avec ces mots : « En panne » ! C'est très peu, comparé à certains autres journaux, dont celui de Congar. Cela dépend probablement, en partie, du fait que Chenu vivra le Concile comme en « exilé », demeurant dans les marges de l'événement. En effet, s'il peut être compté parmi les plus grands théologiens catholiques du xx^e siècle, il ne s'impose certainement pas comme l'un des protagonistes importants de Vatican II. Il ne sera pas *peritus* du Concile, mais *peritus privatus* et, de ce fait, il ne sera pas membre des commissions conciliaires. De plus, l'épiscopat français ne retiendra pas ses services. Il sera recruté par M^{gr} Roland, son ancien élève, alors évêque à Madagascar. Cela permettra à Chenu de se mettre à l'écoute de la « tierce Église », participant occasionnellement aux rencontres de la panafricaine qui émerge à l'occasion du Concile. Sensible aux cultures, il découvre alors cet autre monde dans lequel l'Évangile doit aujourd'hui prendre racine. Sa contemplation de l'Évangile dans le temps le conduit à être déporté en dehors du centre institutionnel de l'Église pour en découvrir la périphérie.

Cela dit, Chenu marquera le Concile de son influence et cela, dès son commencement. Sa proposition d'ouvrir le Concile par la discussion et l'adoption d'un *Message à tous les hommes* constitue un élément important dans l'orientation que prendra le Concile. Celui-ci s'éloignera, dès le début, de son ordre du jour élaboré par la curie pour prendre une autre direction, marquée par le souci du monde contemporain. Cela marquera durablement Vatican II (voir notre article « Un tournant de Vatican II », *Études d'histoire religieuse*, 64 [1998], p. 71-79).

Un index onomastique complète cet ouvrage et en facilite grandement l'usage. Bref, un modèle dans le genre qui sera suivi, nous l'espérons, par l'édition d'autres journaux de Pères conciliaires ou de *Periti*.

5. Neophytos EDELBY, *Il Vaticano II nel diaro di un vescovo arabo*. Riccardo Cannelli, éd. Introduction d'Andrea Riccardi. Milano, Edizioni San Paolo, 1996, 362 pages.

Si l'on ne tient compte que du critère numérique, le poids relatif de la petite Église melchite dans l'Église catholique est insignifiant (environ un demi-million de fidèles). Pourtant, l'apport de cette petite Église à Vatican II, surtout à travers Maximos IV dont Edelby était le conseiller, dépasse largement ce qu'autorise la seule référence numérique. La publication du *Journal Edelby*, qui représente en quelque sorte un hommage au christianisme arabe, contribue largement à donner toute sa mesure à Vatican II et à en rappeler sa dimension « catholique ». Comme le souligne l'introduction de A. Riccardi, ce *Journal* nous met en présence d'une personnalité riche et complexe : chrétien, mais profondément enraciné dans la culture arabe ; oriental, mais familier avec la culture occidentale, surtout française, en raison de la situation historique consécutive au « mandat français » ; catholique, mais comprenant comme de l'intérieur l'orthodoxie dont les melchites ont voulu être la voix à Vatican II. Edelby est donc un homme qui appartient à plusieurs mondes. Fils d'une mère arménienne, il est éduqué dans la tradition religieuse de son père. De plus, ses origines et son long séjour à Alep, ville syrienne à la croisée des voies commerciales vers l'Orient, le mettent en contact avec ces différents mondes. Alep constitue également la plus chrétienne des villes syriennes, même si la majorité islamique est en croissance. On y retrouve neuf évêques, dont six catholiques, de rites différents, et trois orthodoxes.

Cette situation particulière a conduit Edelby à vouloir être un homme d'échanges, de contacts et de dialogue. Dialogue d'abord avec le monde arabe souvent identifié simplement avec l'islam. Dialogue également avec l'islam, surtout au moment de la rédaction du document sur les religions non chrétiennes. Dialogue patient avec l'orthodoxie avec lequel les melchites se trouvent tant d'affinités ; dialogue enfin entre les Églises de rites latins, numériquement dominantes, et les Églises orientales catholiques souvent peu considérées (travaux à la Commission des Églises orientales). Tenues pour trop romaines ou trop occidentales par les orthodoxes, les Églises orientales catholiques sont, d'autre part, regardées comme pas assez catholiques par les latins. Voilà la position inconfortable de ces Églises filles de « deux divorcés », comme le disait un jour cet évêque melchite.

Ce *Journal* d'Edelby fait état des nombreux contacts entretenus par ce jeune évêque, début de la quarantaine, au moment de Vatican II. Jamais il ne renonce à son identité et à son appartenance : au monde arabe, au christianisme, à l'Église catholique et à la tradition orientale. Toutefois, jamais il ne renonce à la rencontre avec les autres : le monde occidental, l'islam, l'Église orthodoxe et la tradition latine. Ici, la requête identitaire se conjugue avec l'ouverture cosmopolite et œcuménique.

L'édition du *Journal* est complétée par une liste des œuvres (articles et ouvrages) de M^{gr} Edelby ; par la liste et quelques notes biographiques des principaux représentants de l'Église melchite à Vatican II, et par un index des noms cités dans le *Journal*. On aurait apprécié de retrouver, avec l'introduction, une carte de l'Orient chrétien à l'intention de lecteurs peu familiers avec cette région. Enfin, il est dommage que le *Journal Edelby*, rédigé en français, n'ait pas trouvé un éditeur francophone pour en assurer la publication.

Études monographiques

6. Claude SOETENS, dir., **Vatican II et la Belgique**. Ottignies, Éditions Quorum SPRL (coll. « Sillages-Arca »), 1996, 336 pages.

Parmi les nombreuses publications récentes sur Vatican II, on a peu d'ouvrages qui situent l'événement conciliaire dans le contexte de la vie sociale et ecclésiale d'un pays particulier. On a bien, pour la période préparatoire, des approches continentales (*Vota et réactions en Europe* ; *Cristianismo e iglesias de América Latina en vísperas del Vaticano II* ; *vota* dans les Amériques étudiés lors du colloque de Houston ; voir notre chronique précédente) ou suivant les aires linguistiques (*Approches francophones*, contributions des acteurs germanophones ou de l'Europe de l'Est), mais jamais d'études consacrées à un pays particulier. *Vatican II in Moscow* représente quelque chose d'atypique puisque le catholicisme est en pratique absent de ce pays. Quant à notre ouvrage, *L'Église canadienne et Vatican II*, en plus d'être plus tardif, il n'a pas de prétention synthétique. Il rassemble les premières études en vue d'une synthèse encore à venir. Dans la littérature actuelle, le présent ouvrage se distingue donc en se proposant de travailler à l'échelle réduite d'un pays. D'autres ouvrages plus anciens y conduisaient (*American Participation in the Second Vatican Council*), mais ces approches doivent être complètement revues aujourd'hui.

On ne sera pas surpris de constater que ce sont les historiens et les théologiens belges qui, les premiers, ont pris l'initiative de travailler à cette échelle plus réduite. En effet, la participation belge à Vatican II est très significative : deux cents Belges auraient participé à Vatican II. L'indication du nombre demeure toutefois insuffisante. Il faut plutôt considérer le fait que cette participation a été intense et souvent déterminante. L'évocation de la *squadra belga* (p. 7) rappelle la grande influence de ce groupe d'évêques et de *Periti* belges à Vatican II.

Le travail sur Vatican II et la Belgique a sans doute été facilité par le fait que la Belgique demeure un espace relativement restreint, si on le compare à ceux que représentent le Brésil, les États-Unis ou le Canada. Ainsi, il demeure relativement possible de saisir ce qui s'y passe. De plus, la Belgique, avec ses deux centres de recherche sur Vatican II, était sans doute le pays le mieux préparé pour engager une telle recherche. Les archives sont déjà rassemblées et souvent regroupées, classées et inventoriées. Des équipes de recherche sont en place, etc. Toutefois, l'étude à l'échelle de la Belgique présentait, comme au Canada, une difficulté supplémentaire, en raison de la dualité linguistique du pays. À la lecture de l'ouvrage, même si quelques chapitres sont consacrés à la partie flamande, on a le sentiment que la partie wallonne est mieux couverte. Il ne faut toutefois pas juger trop sévèrement ou de manière trop idéologique ce déséquilibre. D'après notre expérience, à l'échelle canadienne, il est très difficile de présenter, à ce moment-ci, une synthèse qui honore complètement la totalité de la réalité. Plusieurs circonstances imposent des limites à l'étendue de la recherche. Nous n'en sommes actuellement qu'à la période des monographies. Saisir ce qu'a été un concile dans un pays constitue une recherche qui comporte plusieurs volets et qui commande plusieurs approches complémentaires. On doit donc se contenter, pour l'instant, d'études qui demeurent partielles et qui ne font pas justice à tous les aspects de la réalité.

L'organisation interne de l'ouvrage, divisé en trois parties, réussit à nous faire saisir le double mouvement d'enracinement du Concile dans les Églises locales et d'interpellations qu'il représente pour chacune d'elles. La première partie (un chapitre de J.-L. Ladoulle et un autre de J.-F. Houtart), consacrée à l'Église de Belgique à la veille de Vatican II, nous montre bien qu'on était parvenu à un moment charnière en 1959. À ce moment, la Belgique n'est plus simplement une « chrétienté ». Les choses bougent bien qu'il faille nuancer ce jugement. En effet, si petite soit-elle, la Belgique n'est pas homogène. Toutefois, à travers les différents mouvements qui pointaient dans les revues et

s'exprimaient chez les exégètes et les théologiens, chez quelques liturgistes et œcuménistes belges, quelque chose de neuf prenait forme, bien qu'on ne puisse pas encore dégager clairement les lignes d'orientations de ce renouveau. Bien plus, l'examen des différents décrochages — qui n'ont toutefois pas partout la même ampleur —, de la pratique religieuse, des vocations, des mouvements d'action catholique et de la confessionnalité de la vie politique, est annonciateur de la fin d'une période. En somme, tout ne commence pas avec Vatican II, qui se présente, tel que noté à la p. 66, « comme le point d'arrivée de nombreux courants » et non comme un point de départ absolu. On peut alors conclure que Vatican II s'enracine dans la vie des Églises locales.

La deuxième partie de l'ouvrage (quatre chapitres : Soetens, Famerée et Prignon ; p. 83-222), consacrée à l'événement conciliaire lui-même, illustre comment la dynamique conciliaire permet de donner une direction à tous les mouvements de renouveau encore insuffisamment formalisés. Bien mieux, on voit comment elle permet des évolutions et des conversions, aussi bien chez les évêques que chez les fidèles. Cette période est propice à « une prise de conscience progressive », comme le suggère les sous-titres du premier chapitre de cette deuxième partie. Il y a une dynamique conciliaire qui forme les esprits, qui ouvre de nouveaux horizons et qui conduit parfois des hommes au-delà de leurs positions initiales. L'itinéraire de M^{gr} De Smeth est une bonne illustration de ce fait. Quelques chapitres de cette section, qui privilégient une approche diachronique, nous font apercevoir, au-delà des continuités, les ruptures et les évolutions, depuis l'envoi des *vota*, en 1959, en passant par la phase préparatoire, jusqu'aux interventions au cours des différentes sessions de la phase conciliaire. Dans cette partie, le chapitre de J. Famerée (p. 115-140) est d'une autre venue. Délaissant l'approche historique privilégiée dans cet ouvrage, il s'attache à faire une présentation théologique des décisions conciliaires.

La réflexion de la troisième partie (cinq chapitres : Gevers, Haquin, De Lochet [2] et Houtart), sur l'impact de Vatican II dans l'Église belge, présente trois dossiers principaux (la figure des laïcs, la liturgie et la morale conjugale). Le dernier chapitre (p. 291-310) embrasse plus large en tentant de mesurer « Les fruits du Concile dans les sociétés occidentales et en Belgique ». Là encore on voit se construire le rapport entre le Concile et les Églises locales et ce rapport n'est pas simplement consécutif ou à sens unique. Le Concile est repris de manière sélective et créative. Il s'infiltré dans le corps ecclésial produisant parfois des fruits qui n'étaient pas entrevus.

Enfin, cet ouvrage est complété d'un lexique du vocabulaire conciliaire, d'un lexique des principaux personnages cités et d'un index des noms qui s'avèrent très utiles.

On est en présence d'un ouvrage bien informé et rédigé par des spécialistes de renom. Ils font toutefois le pari de partager avec un public très large l'état des connaissances les plus actuelles sur Vatican II, ce qui situe cet ouvrage dans la catégorie des études de vulgarisation de très bonne tenue. Cela a l'immense mérite de conserver vivante la mémoire de Vatican II.

À la lecture de cet ouvrage, on se rend compte à quel point le choix de travailler à l'échelle d'un pays permet de voir et de comprendre des choses qui sont difficiles à saisir lorsqu'on travaille sur une trop grande échelle (continentale ou mondiale). Ici, Vatican II est replacé dans le cadre de la vie socioreligieuse d'un pays. Il n'est pas d'abord envisagé comme un événement mondial ou supra-national qui existerait en surplomb des Églises locales. De ce point de vue, on réalise mieux qu'en même temps qu'il plonge ses racines dans la vie de ces Églises locales, le Concile les décentre en les ouvrant à de nouvelles perspectives et en les orientant vers de nouveaux horizons. On n'est pas sans souhaiter que d'autres ouvrages du même type soient publiés car, à l'évidence, l'approche du Concile à l'échelle d'un pays s'avère féconde. On souhaiterait aussi que les Belges

récidivent, parce que nous avons nettement l'impression que ce premier volume est loin d'épuiser la matière. Il en appelle sans doute un second.

7. Jan GROOTAERS, **I protagonisti del Vaticano II**. Milano, Edizioni San Paolo, 1994, 284 pages.

Dans la perspective des politologues, Vatican II représente une assemblée délibérante d'une taille exceptionnelle. Excluant les experts, les journalistes et les *minutanti* de toutes sortes, l'assemblée elle-même comptait environ 2500 participants, ce nombre variant un peu, suivant les sessions. Par comparaison, l'Assemblée générale des Nations Unies demeure une très petite assemblée par rapport à l'Assemblée conciliaire. Cela se comprend aisément : il y a, dans le monde, beaucoup plus de diocèses catholiques que de pays et, en comptant les évêques auxiliaires, on peut arriver à plus d'un évêque par diocèse. Cela, sans compter les évêques et cardinaux de curie. Dans cette assemblée bigarrée, tous n'avaient pas la même importance. Jan Grootaers a choisi seize protagonistes de l'aventure conciliaire. Ce nombre n'a cependant rien à voir avec les seize documents promulgués par Vatican II. Grootaers, journaliste belge qui a couvert Vatican II, s'est plutôt laissé inspirer par un courant actuel : le culte des héros et sa contrepartie, le développement du genre biographique. Il nous propose donc ici seize courtes biographies de figures éminentes qui se dégagent de l'assemblée conciliaire et qui, se présentant à un moment opportun, influenceront cette assemblée, cristallisant dans leur prise de position les orientations latentes dont elle était porteuse.

Évidemment, le choix de seize protagonistes n'était pas chose facile. Il est d'ailleurs intéressant de comparer la liste de Grootaers avec celle à laquelle arrivait Michael Novak, en 1964, dans son ouvrage *The Men who make the Council*, ou encore avec celle de W.M. Abbott, *Twelve Council Fathers* (1963) ou la liste des « *Significant speakers* » établie par A. Wycislo en 1987. Ceux-ci avaient certainement attaché moins d'attention à la minorité. De plus, l'appréciation de Vatican II semble varier suivant les moments. Dans les années 1960 (Novak et Abbott), l'attention se porte sur les protagonistes de la majorité. Si l'on trouve plusieurs correspondances en différentes listes, on repère également un certain nombre de divergences, ce qui indique que les choix sont liés à une certaine manière de voir Vatican II. Grootaers a exclu d'emblée les *Periti*, même s'il faut reconnaître que certains d'entre eux ont profondément infléchi le cours des travaux. Par ailleurs, outre les biographies se rapportant à Roncalli et Montini, les deux papes de Vatican II, l'auteur a voulu réserver les deux tiers des biographies à des membres de la majorité et un tiers à ceux de la minorité. On aurait pu choisir d'autres figures qui, à des moments clés, ont permis à Vatican II de s'orienter dans une direction un peu différente. Au nombre des grands absents, on remarque d'abord Frings, sans doute aussi Léger, peut-être également Liénart, Cicognani, Camara, Alfrink et Zoa, s'il fallait nommer un Africain. On ne pouvait naturellement pas tous les retenir. La liste de ceux qu'on a choisis nous révèle quelque chose à propos de l'Église catholique, de son universalité et de son organisation, à propos de Vatican II et à propos de la perception du Concile que l'on peut avoir.

En pratique, on trouve la biographie de quatorze européens, dont un de l'Est (Roncalli, Montini, Bea, Colombo, Döpfner, Felici, Garonne, König, Lercaro, Ottaviani, Parente, Ruffini, Suenens et Wyszynski), un américain (McGrath) et un patriarche oriental. Sur la base de cette statistique, certains seront amenés à conclure que Vatican II a été un Concile fait par des Européens qui n'avaient en vue que le monde perçu par des Européens. Dans cette perspective par trop eurocentrique, l'Europe de l'Est reçoit l'estime et l'appréciation réservées aux martyrs ; les Églises orientales, la vénération accordée aux antiques Églises ; et l'Amérique, l'admiration que l'on voue aux jeunes qui, bien qu'un peu turbulents, vivent dans l'ombre et prolongent les Églises européennes dans un nouveau monde fascinant. Cela dit, non sans quelque ironie, cette statistique dit quelque chose de Vatican II et révèle surtout quelque chose de la perception qu'on peut en avoir encore aujourd'hui

en Europe. Vatican II est certainement un Concile où l'Église découvre sa catholicité, où l'*orbis* investit l'*urbs*, jusqu'à en modifier l'*ethos*. J'imagine difficilement Vatican II sans la présence des évêques africains, nord et sud-américains, indiens ou asiatiques. Sans eux, certainement, on ne serait pas parvenu aux documents que l'on a aujourd'hui. C'est au cours de Vatican II que l'Église, eurocentrée, découvre enfin qu'elle est mondiale.

Une analyse plus fine du choix effectué révèle que l'on a retenu trois cardinaux et un évêque de la curie (un seul non italien, Bea), dont deux du Saint-Office (Ottaviani et Parente). Cela révèle certainement l'influence de la curie au moment de la phase préparatoire. Cela est-il indicateur d'une influence qui se prolongera tout au long du Concile ? Probablement oui, mais il faudrait ajouter que cette influence a été contrebalancée par d'autres qui n'apparaissent pas suffisamment ici. Enfin, une ventilation des évêques européens indique que, dans le groupes de *protagonisti*, on retrouve huit Italiens (Roncalli, Montini, Colombo, Felici, Lercaro, Ottaviani, Parente et Ruffini), deux Allemands (Döpfner et Bea), un Français (Garonne), un Belge (Suenens), et un Autrichien (König). Au-delà des personnalités, cela ne représente certainement pas la part relative des différents pays dans la conduite et l'orientation du Concile. C'est là indiquer la limite de l'histoire réalisée à partir des héros ou des figures emblématiques. Enfin, on trouve bien représentés, sans doute trop, les organes directeurs du Concile : Ottaviani (président de la Commission théologique), Döpfner, Lercaro et Suenens, membres de la Commission de coordination ou modérateurs, Felici, secrétaire du Concile, etc. Cela indique à quel point, dans l'Église, les dépositaires de la parole autorisée ont une influence qui dépasse largement le poids qui devrait être attribué à leur fonction. Toutefois, cela vaut la peine de se demander si l'histoire ne leur accorde pas un poids démesuré par rapport à leur influence réelle. Le Concile s'est aussi joué à un autre niveau. Des Pères sans panache, additionnant leurs voix les unes aux autres ont réussi à déjouer les plans forgés avec patience par les membres des organes directeurs. Il s'agit ici de la dynamique assemblée-héros.

Ce n'est pas le lieu ici de résumer ces biographies toutes construites sur le même modèle : une photo du protagoniste ouvre la biographie de chacun suivi de brefs repères biographiques qui le concernent. Puis la biographie elle-même de longueur inégale (34 pages pour Jean XXIII et 14 pages pour Paul VI, surclassé par Carlo Colombo à qui l'on attribue 16 pages). S'agit-il là d'une appréciation de l'importance attribuée à chacun ?

Le volume est très bien écrit et il se lit avec plaisir. L'auteur, ancien journaliste, a l'art de capter l'attention, d'aller à l'essentiel, de résumer les faits et de bien situer son lecteur. Il est dommage que cet ouvrage, d'abord écrit en français, n'ait pas trouvé d'éditeurs dans la francophonie mais ait d'abord été publié en italien. Et l'on attend aujourd'hui encore une édition dans sa langue originale au moment où l'on s'apprête à le faire paraître en anglais. Enfin, cet ouvrage nous a fait sentir l'importance du genre biographique dans les études actuelles sur Vatican II. Cela n'est pas sans rendre encore plus souhaitable un ouvrage qui mette à la disposition des chercheurs le plus grand nombre possible de biographies de participants à Vatican II.

Actes de colloques

Deux collections, « Instrumenta theologica » (Louvain) et « Testi e ricerche di scienze religiose » (Bologne), poursuivent la publication des Actes de colloques européens sur Vatican II. Entre 1996 et 1998, on recense quatre ouvrages, ce qui indique à quel point la recherche est féconde de ce côté de l'Atlantique. Ces publications reprennent les Actes de colloques tenus à Louvain/Louvain-la-Neuve en 1994, à Würzburg en 1995, à Moscou en 1995, et à Bologne en 1996. Nous attendons encore la publication d'une partie des Actes de ce dernier congrès. Pour être plus

exhaustif, nous devons signaler ici la publication des Actes d'un autre colloque, tenue à l'Université Laval en 1995 et que, pour des raisons évidentes, on ne recensera pas ici. Il convient tout de même de signaler cet ouvrage dans la présente série. Voir G. Routhier, dir., *L'Église canadienne et Vatican II*, Montréal, Fides (coll. « Héritage et projet », 58), 1997, 475 pages.

L'ensemble de ces ouvrages contribuent, d'une manière ou d'une autre, à nous restituer l'événement conciliaire, soit dans sa vie interne, soit en le situant parmi les événements mondiaux importants de la dernière moitié du XX^e siècle. Tous ces ouvrages s'avèrent importants pour arriver à une meilleure compréhension de Vatican II. Ils sont complétés par un index onomastique fort utile.

8. M. LAMBERIGTS, Cl. SOETENS et J. GROOTAERS, dir., **Les Commissions conciliaires à Vatican II**. Leuven, Bibliothek van de Faculteit Godgeleerdheid, 1996, 372 pages.

Cet ouvrage présente les Actes du cinquième colloque international consacré à l'histoire de Vatican II, colloque patronné par le Centre *Lumen gentium* de Louvain-la-Neuve et le *Centrum voor Conciliestudie Vaticanum II* de Louvain. Contrairement aux colloques précédents (Louvain/Louvain-la-Neuve, Houston, Lyon, Würzburg), celui-ci ne se propose pas d'associer à l'étude d'une période conciliaire l'examen des développements conciliaires dans une aire géographique donnée. Le présent colloque s'attache plutôt à élucider une question particulière : le fonctionnement et l'activité des commissions conciliaires à Vatican II. Les contributions viennent essentiellement des membres de l'équipe de Bologne (Paiano, Burigana, Melloni, Velati, Turbanti) et de Louvain/Louvain-la-Neuve (Louchez, Grootaers, Heuschen). J'en donnerai un compte rendu assez élaboré, étant d'accord avec M^{sr} Heuschen qui déclarait lors de ce colloque que « l'expérience de Vatican II a révélé que l'élément le plus important dans le travail conciliaire est la composition des différentes sous-commissions et commissions ». Je pense que cet ouvrage est capital pour tous ceux qui travaillent à la reconstitution de Vatican II.

La première contribution, celle de Maria Paiano sur « Les travaux de la Commission liturgique conciliaire » (p. 1-26) poursuit le travail qu'elle avait déjà présenté au colloque de Lyon sur l'élaboration du schéma sur la liturgie au cours de la période préparatoire (voir notre chronique précédente). Puisque le schéma sur la liturgie a été le premier discuté en Concile et le seul acceptable aux yeux de plusieurs évêques, les travaux de la Commission conciliaire qui en était responsable allait constituer un véritable test pour la suite du Concile. M.P. fait ressortir clairement l'écart qui a pu exister entre les souhaits exprimés par les Pères au cours des discussions en assemblée ou dans leurs remarques écrites et leur reprise au moment du travail en commission. Cela est indicatif de la dynamique assemblée-commission à Vatican II. La Commission sur la liturgie, la première à travailler, a rencontré des problèmes de définition et de compétences. Cependant, la source de tous ses problèmes ne vient pas simplement du fait qu'elle a été la première à expérimenter le processus de correction du texte à la suite des interventions *in aula*. D'autres facteurs non négligeables allaient intervenir. Ici, l'influence du cardinal Larraona, président de la Commission, dont M.P. retrace les sympathies anciennes avec l'*Opus Dei*, allait s'avérer déterminante. Celui-ci, très contesté en commission, tenait des positions hostiles au schéma et s'opposait régulièrement aux propositions des Pères (p. 10). De plus, par la nomination d'experts, il réussit à modifier sensiblement la composition de la Commission, composée jusqu'à 38% de membres de la curie, dont plusieurs rattachés au Saint-Office. De même, la nomination d'Antonelli comme secrétaire de la Commission conciliaire, en remplacement de Bugnini, modifiait les équilibres en faveur de ceux qui résistaient à l'ouverture souhaitée. L'examen du travail de la Commission caractérisé par l'obstruction récurrente de Larraona et la lenteur des travaux (après 7 sessions, rien n'était encore

conclu) conduisait à l'époque certains membres à se demander si l'intention avouée n'était pas d'éviter l'approbation par le Concile de ce schéma jugé trop ouvert, voire de faire échouer le Concile, dès sa première session. En tout cas, il apparaît que le Saint-Office a voulu maintenir le contrôle dans la rédaction du schéma plutôt que de laisser l'assemblée agir et de favoriser la liberté des Pères conciliaires. En conclusion, M.P. est prudente, et certainement à bon droit, dans l'usage des étiquettes « conservateurs » et « progressistes » trop souvent répandues. Son examen l'amène plutôt à identifier deux groupes en fonction de l'expérience des membres de la Commission : un premier, composé de ceux qui ont une expérience pastorale ou qui sont des savants en matière liturgique, et un deuxième, composé surtout de membres de la curie. Le premier intervient toujours en faveur de changements profonds alors que le second résiste aux innovations en matière de langue liturgique, de concélébration, de participation des laïcs à la coupe, etc. En plus de la fracture commission-assemblée, M.P. a donc également identifié une autre ligne de fracture qui passe par l'expérience antérieure des membres de la Commission.

La deuxième contribution (p. 27-61), de Riccardo Burigana, étudie le cheminement complexe du *De divina revelatione* en commission conciliaire. L'auteur, qui vient de publier un ouvrage sur l'élaboration de ce schéma (*La Biblia in concilio*) était tout à fait compétent pour dénouer cet écheveau du long cheminement en commission de ce texte renvoyé par Jean XXIII en commission mixte pour réélaboration en novembre 1963. Après un houleux débat conciliaire, tout était à refaire mais, on le devine, rien n'était gagné tant les positions étaient éloignées les unes des autres. Burigana, avec un souci de périodisation précise, nous fait parcourir le chemin sinueux et complexe suivi par ce document depuis sa première version *De fontibus revelationis*, jusqu'à sa forme finale, la Constitution *Dei verbum*. L'*iter* conciliaire de ce document le fera passer par plusieurs commissions et sous-commissions, souvent étroitement reliées à la Commission doctrinale et au Secrétariat pour l'unité et aux organes directeurs du Concile, notamment la Commission de coordination. Cela indique à quel point on ne peut pas isoler le travail d'une commission particulière de celui des autres commissions ou organismes du Concile. Il faut arriver à saisir l'articulation complexe entre les différents éléments. Cet *iter* est aussi marqué par des arrêts, des reprises et de nouveaux ratés. Dans ce cas, l'auteur n'a pas isolé le travail en commissions de la discussion en assemblée de ce document, soulignant à nouveau la dynamique assemblée-commission. La première étape, précédant le débat en assemblée, nous fait entrevoir la dynamique entre la Commission doctrinale, responsable de ce texte, et le Secrétariat pour l'unité. Dans le cas, les deux organes fonctionnent en parallèle, sans aucune collaboration possible. Après le débat en assemblée, la création par Jean XXIII d'une Commission mixte (novembre 1963) obligera ces deux organismes conciliaires à travailler ensemble (p. 33-42). Cette « collaboration » qui s'étendra du mois de janvier à avril 1963 connaîtra de nombreuses péripéties, pour ne pas parler de coups de théâtre et de rebondissements. Les papiers Léger en témoignent amplement (voir notre article « L'évolution d'un Père conciliaire », *Cristianesimo nella storia*, 19, 1 (1998), p. 89-147). Après un long temps d'incubation, pendant lequel le schéma ne retourne pas en assemblée, le *De revelatione* connaîtra un nouveau départ (mars 1964). On en confiera alors le soin à une Sous-commission *De divina revelatione* (p. 42-51). Dans l'analyse de la composition de cette Sous-commission, R.B. ne signale sans doute pas suffisamment le fait qu'elle n'est pratiquement qu'europpéenne (la présence de G.L. Pelletier n'apparaît pas comme significative), voire même de l'Europe de l'Ouest continentale (exception faite de Butler), ce qui n'est pas sans importance. En fait, malgré des divergences de tendances et de formation, on demeure entre Allemands, Hollandais, Français, Italiens et Belges. À la troisième session, le schéma retourne *in aula* pour discussion et à la Commission théologique pour corrections (p. 48-50). En pratique, le groupe qui avait révisé le schéma au cours de l'intersession ne permettra plus de changements importants au texte, malgré de longues et de pénibles discussions. Il

ne serait probablement pas exagéré de dire que le sort du schéma s'est joué dans l'intersession, lors des travaux de cette Sous-commission où Betti et Florit ont tenu les rôles principaux. La dernière manche de cette longue bataille intervient à la dernière session (p. 51-61) où l'on essaiera encore d'amender un texte dont l'équilibre interne est si complexe et fragile que la modification d'un seul de ses éléments compromet l'équilibre d'ensemble. Pressé par le temps, redoutant une nouvelle *Nota praevia*, la tendance est alors de repousser toute demande de modification pour ne pas compromettre un compromis durement acquis au terme de quatre années de débat. Même l'intervention du pape ne réussit pas à infléchir de manière importante le texte du schéma. Ici, le rôle de Philips, expert dans les formules de compromis, s'avère capital.

La quatrième contribution (p. 91-146), suivie d'un *excursus* présentant le schéma Dossetti (p. 147-179), porte sur l'« Ecclesiologie al Vaticano II (Autunno 1962 – Estate 1963) ». L'auteur présente l'itinéraire, pas moins complexe, du *De ecclesia*, considéré par les Pères comme le schéma clé du Concile. La première partie de cette contribution met en lumière le cheminement tortueux et les passages multiples par lesquels est passé ce schéma au moment de son élaboration au cours de la phase préparatoire : les diverses élaborations parallèles par les différentes commissions préparatoires, l'approbation par la Commission centrale préparatoire, le passage par la Sous-commission des amendements et finalement l'examen par le secrétariat pour *le lettere latine*. Malgré tous ces sas, à l'ouverture de Vatican II, les rumeurs allaient bon train au sujet de la viabilité d'un tel schéma qui déplaisait à un grand nombre de Pères. Après avoir fait la préhistoire du schéma, Melloni fait un survol de l'évolution du *De ecclesia* au cours de la première session. Ce qui est le plus significatif ici, c'est le renouvellement des commissions, au moment des élections, et surtout, le travail des commissions informelles qui tentaient d'élaborer des schémas alternatifs pour remplacer celui qu'avait préparé la Commission théologique préparatoire. À nouveau, on voit à quel point la composition des commissions devient déterminante. Aussi, faut-il rappeler que l'activité conciliaire ne se réduit pas au débat *in aula* et aux travaux des commissions officielles. Les jeux de coulisses sont parfois plus importants que ce qui est mis en scène. L'intersession de 1963 marque une nouvelle étape. Même à Rome, certains (Parente) comprennent que le *De ecclesia* est mort et qu'il faut penser à un texte alternatif plutôt que de vouloir simplement amender le schéma élaboré par la Commission théologique au cours de la phase préparatoire. Trois schémas sont d'ailleurs en circulation, certains reprenant des éléments des schémas antérieurs. De plus, un nouvel organisme, la Commission de coordination, entre en scène et prend dorénavant les commandes. À partir de février, le *De ecclesia* est pris en charge par la Commission doctrinale qui répartit les matières en trois sous-commissions. Ce bref survol ne peut évidemment pas rendre compte de la complexité de toutes ces démarches, mais une chose devient évidente : les multiples influences dans l'élaboration de ce schéma nous conduisent à être prudent à propos de la revendication controversée de paternité du schéma qui servira de base à une nouvelle rédaction. Il ne s'agit pas simplement du schéma Philips. Trop d'influences diverses ont contribué à l'élaboration du nouveau *De ecclesia* qui ne manque pas de recevoir des éléments de sa première version, au moment de la phase préparatoire. De plus, il est risqué de réduire les choses à une simple juxtaposition entre deux ecclésiologies, comme on l'a suggéré (Acerbi), une « ecclésiologie de communion » et une « ecclésiologie juridique ». L'histoire du schéma est trop complexe pour être simplement ramenée à ces deux données.

La contribution suivante (p. 181-203), celle de Mauro Velati sur « Le secrétariat pour l'Unité des chrétiens et l'origine du Décret sur l'œcuménisme (1962-1963) », nous donne un aperçu des travaux et du fonctionnement d'une « Commission » tout à fait singulière. Le nouveau Secrétariat, en effet, se trouvait dans une condition précaire puisqu'il n'avait pas encore le statut de commission conciliaire à l'ouverture de Vatican II. Ce n'est que le 22 octobre, par décision de Jean XXIII, qu'il était promu au même rang que les autres commissions. Autre particularité, le nombre de ses mem-

bres était inférieur aux autres commissions et sa composition n'était pas soumise à la règle des votes de l'assemblée. Cela avait notamment pour effet d'en faire une commission qui reflétait davantage la tendance majoritaire de l'assemblée. De plus, cet organisme conciliaire avait des fonctions particulières par rapport à d'autres commissions : assurer les liens avec les chrétiens non catholiques, notamment les observateurs au Concile, et veiller à l'œcuménicité des documents conciliaires. Cela n'était pas chose facile étant donné l'ostracisme dont avait fait l'objet le Secrétariat au cours de la phase préparatoire. Le Secrétariat se retrouvait donc dans une curieuse position au moment de la discussion du *De fontibus*, mais plus encore au moment de la discussion sur le *De ecclesiae unitate*. En effet, la plupart des Pères ne savaient pas à ce moment-là que le Secrétariat avait également produit des textes sur ces sujets, mais qu'on n'en avait tenu aucun compte. Au cours de la première session, le Secrétariat a donc dû prendre graduellement sa place parmi les autres commissions. Il réussit tout de même assez vite à s'imposer en obtenant une participation paritaire dans la Commission mixte sur le *De revelatione*, ce que M.V. ne met pas en relief, mais surtout en obtenant une place à la Commission mixte qui devait fusionner les trois schémas qui traitaient de l'œcuménisme. Ici encore, le compromis ne semblait pas possible entre des propositions qui semblaient tenir de perspectives si différentes. Malgré les résistances qui se manifestaient à travers la Commission pour les Églises orientales, le Secrétariat a pu imposer sa place, grâce au groupe d'observateurs qui, derrière le Secrétariat, exerçait un rôle actif non négligeable. Une fois de plus, on voit ici se profiler le rôle de la Commission de coordination qui devient un organe directeur incontournable.

Une autre contribution (p. 205-215), « L'apport de John Courtney Murray au schéma sur la Liberté religieuse », se distingue des précédentes par le fait qu'elle met le focus sur un acteur, non européen, et qu'elle s'intéresse surtout aux troisième et quatrième sessions du Concile (1964-1965). Son auteur, D. Gonnet, est l'auteur d'un ouvrage remarquable sur *La Liberté religieuse à Vatican II. La contribution de John Courtney Murray* (Paris, Cerf [coll. « Cogitatio Fidei », 183], 1994). De manière très concise, il reprend ici les principaux éléments de la contribution de Murray et, plus globalement, des États-Unis à Vatican II. En s'appuyant sur l'argument du développement de la doctrine, Murray, appuyé par Pietro Pavan surtout, va permettre à l'Église catholique de dépasser sa position de tolérance en matière de liberté religieuse. Plutôt que de vouloir asseoir celle-ci sur la liberté chrétienne en général, comme le voulaient les théologiens français, Murray voudra appuyer la déclaration sur le développement constitutionnel contemporain qui justifie la liberté religieuse à partir des droits de l'homme et en l'appuyant avant tout sur des arguments de raison. Du fait de sa maladie, Murray n'a pas participé activement à la quatrième session, mais son influence n'en a pas été moins décisive.

La septième contribution (p. 217-250), sur « La commissione mista per lo schema XVII-XII », est l'œuvre de Giovanni Turbanti qui a réalisé sa thèse de doctorat sur *Gaudium et spes* et qui nous annonce pour bientôt une monographie sur le même sujet. Il était donc tout désigné pour conduire cette étude. Il divise en trois phases le travail en commission devant conduire à l'élaboration de cette Constitution conciliaire sur l'Église dans le monde de ce temps : une première, janvier 1963 à mai 1963, où, après incertitudes et confusion des compétences, on aboutit au schéma de Malines ; une deuxième, novembre 1963 à septembre 1964, moment où un premier schéma peut être discuté *in aula* ; une dernière enfin, novembre 1964 à décembre 1965, moment où sera promulguée la Constitution. Chacune de ces phases voit apparaître de nouveaux responsables du schéma, souvent identifiés à des écoles nationales (belge, allemande, française), ce qui n'est pas pour simplifier les choses. Les mêmes questions que celles soulevées dans les autres contributions reviennent encore ici : la difficulté de rédiger un nouveau schéma sur la base de ceux qui avaient été élaborés au cours de la phase préparatoire (*De ordine morali*, *De matrimonio*, etc.) et celle, non moins grande, de

parvenir à une médiation entre différents projets. Là encore, on crée une Commission mixte qui connaîtra des difficultés et des tensions sans nombre. On discutera longuement de sa nature, de son autonomie, etc. Le travail en commun des membres en provenance de la Commission doctrinale et de celle sur l'apostolat des laïcs n'ira pas de soi. Enfin, là encore on retrouve le rôle prépondérant de la Commission de coordination qui décide, en janvier 1963, d'élaborer un nouveau schéma, et qui décidera, en mai 1963, de confier à Suenens le soin d'ébaucher un schéma, etc. Toutefois, dans le cas particulier qui nous occupe, le nombre des matières et la complexité du schéma a donné lieu à un montage plus capricieux encore : la création d'une Sous-commission centrale et une répartition des nombreux chapitres à différentes sous-commissions. De plus, le facteur national semble avoir joué ici un rôle plus important qu'ailleurs, même s'il ne faut pas le minimiser dans les autres cas (influence belge pour le texte de Malines ; influence française à la rencontre de Zürich en février 1964 et au cours de la quatrième session [Garonne et Hauptmann] ; flux et reflux de l'influence allemande, de Häring en particulier ; tentative d'influence venant de la partie polonaise, spécialement de Wojtyła).

Eddy Louchez, qui poursuit actuellement une thèse doctorale sur le *De missionibus* présente pour sa part une étude sur la Commission *De missionibus* (p. 251-278) depuis la phase préparatoire jusqu'à la dernière période conciliaire (1965). Il est inutile de répéter ici ce que nous avons eu l'occasion de souligner dans le survol des autres contributions, le rôle de la Commission de coordination (qui refusa le schéma de 1963), les résistances curialistes manifestées cette fois par le cardinal Agagianian de la Propagande, etc. Il importe plutôt de revenir sur les facteurs nationaux bien mis en évidence par l'analyse des travaux de cette Commission. Après les élections, la Commission aligne des membres de 17 nationalités différentes. L'Asie et l'Afrique sont fortement représentées, en tout cas bien au-delà de ce qui est la coutume dans les autres commissions, alors que l'Europe, avec moins de 50% des membres, est moins représentée que dans les autres commissions où elle compte en moyenne 57% des membres. Fait paradoxal cependant, la Commission, en faisant appel à Congar, Ratzinger, X. Seumois et Schütte, aboutira quand même à un schéma assez occidental dans sa conception. De plus, Louchez attire notre attention sur un fait important : malgré l'élection de plus de la moitié des membres des commissions par les Pères conciliaires, leur président, un cardinal de curie, conserve un poids important : nomination des vice-présidents, du secrétaire ; formation des sous-commissions, etc. Enfin, cette analyse montre bien à quel point l'élection à elle seule ne constitue pas une mesure capable de rendre sa liberté à une commission. Le lieu des réunions (à la Propagande ou dans un lieu plus neutre) et la dépendance financière des membres par rapport à la Propagande constituent des verrous que ne réussit pas à faire sauter la libre élection. Enfin, cette analyse a le mérite de nous rappeler, comme le faisait celle de M. Paiano, qu'une étude biographique sur les membres des commissions conciliaires s'impose, car on ne peut tout réduire à des catégories faciles, conservateurs ou progressistes. Comme on le fait ici, il faut plutôt rechercher dans les présupposés, les motivations et la formation, les éléments qui ont déterminé telle ou telle orientation. Cela milite en faveur d'un travail biographique sur les participants à Vatican II.

De son côté, Joachim Schmiedel nous présente, sur la base d'une documentation exceptionnelle, les archives elles-mêmes de la *Commissio de religiosis*, l'élaboration du Décret *Perfectae caritatis* (p. 279-316), document conciliaire souvent négligé et trop peu étudié. Pourtant, il présente des particularités. On retiendra ici la question des femmes, qui n'est pas vraiment prise en compte, même si elles constituent un contingent important dans les ordres religieux, et celle des instituts séculiers qui amène la Commission à penser le rapport de l'Église au monde. L'auteur fait encore clairement ressortir le rôle de la Commission de coordination, surtout d'un de ses membres, le cardinal Döpfner, et les influences pressantes de la curie. Cela représente une constante qui traverse tout cet ouvrage sur les commissions conciliaires.

Quant à la contribution de J. Grootaers, « Le crayon rouge de Paul VI. Les interventions du pape dans le travail des commissions conciliaires » (p. 317-352), elle se distingue des autres par le fait qu'elle n'analyse pas le fonctionnement d'une commission en particulier, mais examine plutôt les interventions de Paul VI dans le travail de l'ensemble des commissions conciliaires. Même si elles n'ont pas été toutes publicisées dans l'assemblée (voir le tableau des pages 348-351), elles ont été très nombreuses et importantes, sans compter ses autres interventions au Concile, notamment ses discours d'ouverture ou de clôture des sessions. L'auteur analyse ici dix interventions de Paul VI dans le travail des commissions, mais il ne prétend pas être exhaustif. Tous ces cas ne sont évidemment pas équivalents. Parfois, les suggestions laissent une assez large liberté à la commission compétente, parfois la volonté du pape est plus contraignante. On observe aussi d'autres différences suivant le moment où ces suggestions interviennent dans le travail des commissions ; suivant qu'elles déterminent ou non l'acceptation d'un schéma ; suivant qu'elles concernent la procédure ou le contenu du débat ; suivant le canal et la procédure qu'empruntent ces différentes communications (la question des intermédiaires) ; suivant le poids attribué par le pape à ses interventions (véritables amendements, indications, suggestions...), etc. Par ailleurs, on sait que toutes ces interventions n'ont pas été accueillies par les commissions compétentes. Si certaines ont eu un véritable effet, on pense notamment à la *Nota praevia*, d'autres n'ont pas eu de suite. En conclusion l'auteur note que, dans certains cas, les interventions du pape ont eu l'heureux effet de faire avancer les choses alors que, d'autres fois, elles ont infléchi les textes en les rendant moins vigoureux. Cette contribution nous fait dépasser la dynamique commissions-assemblée-organes directeurs du Concile pour nous faire entrevoir la dynamique commissions-assemblée-organes directeurs-pape-curie. Ainsi, le paysage se complexifie car il ne faut pas penser les choses simplement en termes de rapport pape-Concile ou pape-commissions. C'est souvent un membre des organes directeurs (Felici, secrétaire du Concile, ou Cicognani, président de la Commission de coordination) qui ont joué les intermédiaires. De même, le pape recevait de fortes pressions de groupes d'évêques de l'assemblée, même si Grootaers ne semble pas vouloir attribuer trop d'importance à ce fait, pensant plutôt que Paul VI agissait de son propre sentiment. Une chose demeure toutefois certaine, à la lumière de cette étude, l'articulation pape-Concile est à repenser en catholicisme.

Dans la suite de l'intervention de Grootaers, M^{re} Heuschen, membre de la Sous-commission sur le mariage et la famille du schéma XIII, présente la réaction de la Sous-commission aux *modi* pontificaux et la manière suivant laquelle, « en toute liberté », elle les a traités (p. 353-358). Cette contribution indique à quel point le témoignage des acteurs est important lorsqu'il s'agit de faire l'histoire de Vatican II. Suivant Heuschen, jusqu'au bout et cela même en admettant en note des références à *Casti connubii*, la Sous-commission a voulu laisser ouverte, dans le texte conciliaire, la possibilité d'une future évolution de la doctrine catholique relative au mariage, la note 14 portant *in fine* cette mention : « telle étant pour le moment la doctrine du Magistère ».

Dans le cours de la revue de cet ouvrage, j'ai volontairement laissé de côté le troisième chapitre, de D. Pelletier, et qui ne porte pas à proprement parler sur une commission conciliaire, mais sur « Une marginalité engagée : le groupe "Jésus, l'Église et les Pauvres" » (p. 63-90). Certes, on a vu que les commissions conciliaires représentaient des instances capitales où s'est parfois joué le Concile. Les organes directeurs, dont la fameuse Commission de coordination, ont également eu une influence déterminante. De même, le rôle de la curie n'est pas négligeable. On le retrouve dans la plupart des contributions. Le rôle joué par le pape est certainement à prendre en compte également. D'autres colloques ont déjà indiqué également la relative liberté de l'assemblée par rapport aux travaux des commissions. Cet ouvrage le signalait également, notamment lorsque l'on examine l'*iter* du texte sur les missions. Au-delà de toutes ces instances officielles, il y avait aussi les groupes informels. Celui formé autour de Paul Gauthier et abordé ici n'en est qu'un parmi plusieurs

autres, dont certains sont évoqués dans ce volume : le Groupe des 22 qui se réunissait à la *Domus Mariae*, le *Coetus internationalis patrum*, celui des évêques de Vatican II, etc. Il demeure difficile de mesurer l'influence de ces groupes informels qui, faute d'avoir une véritable reconnaissance institutionnelle, n'ont pas pu influencer la rédaction de textes conciliaires autrement que par l'intermédiaire d'individus membres de commissions ou d'instances conciliaires. Toutefois, comme le souligne bien à propos l'auteur, « L'histoire de Vatican II ne se réduit pas à celle de l'écriture de textes » (p. 89). Ce groupe a rassemblé jusqu'à 45 évêques (14 européens et 20 latino-américains), dont M^{gr} Coderre de Saint-Jean. Si le thème de la pauvreté arrivait à fédérer le groupe, celui-ci n'en demeurerait pas moins fort composite au plan des sensibilités : de Charles de Foucauld aux tiers-mondistes, en passant par la mission ouvrière. Il s'est constitué en groupe de pression avec des succès inégaux suivant les périodes conciliaires. À défaut d'avoir réellement contribué au travail des commissions, à quelques exceptions près pour le schéma XVII, il a certainement servi de lieu de socialisation et a certainement réussi à placer au cœur des débats conciliaires des questions qui n'auraient pas acquis autrement l'attention du Concile : la question de la pauvreté de l'Église et de l'apostolat auprès des pauvres.

9. Klaus WITTSTADT et W. VERSCHOOTEN, dir., **Der Beitrag der Deutschsprachigen und osteuropäischen Länder zum Zweiten Vatikanischen Konzil**. Leuven, Bibliotheek van de Faculteit Godgeleerdheid, 1996, 268 pages.

La première partie (p. 3-24) ne comporte qu'un seul chapitre. Xavier Kaufmann présente la signification de Vatican II du point de vue des sciences de la société. Dans cette perspective, Vatican II représente un moment capital dans ce processus de modernisation du catholicisme qui accompagne un changement social important.

La deuxième partie (p. 25-139), la plus considérable, aborde Vatican II du point de vue historique. W. Weiß présente la contribution et le fonctionnement de la conférence épiscopale allemande à Vatican II. Les évêques allemands avaient le grand avantage d'avoir acquis, bien longtemps avant Vatican II, des habitudes de travail en commun, ce qui leur procurait une longueur d'avance au moment de la convocation du Concile. En effet, la Conférence de Fulda existait depuis le milieu du XIX^e siècle, ce qui allait permettre aux évêques allemands de préparer ensemble le Concile et leur donner une cohérence remarquable dès le début. On a peu d'exemples de conférences épiscopales qui ont envoyé des *Vota et consilia* au cours de la phase antépréparatoire du Concile. De plus, la préparation coordonnée aux travaux conciliaires, à l'été 1962, a permis à ce groupe d'évêques, assisté de théologiens de renom, d'infléchir le cours du Concile au moment de son ouverture. Ils ont présenté un front uni contre les schémas doctrinaux envoyés aux Pères, ce qui a certainement pesé lourd dans l'orientation de Vatican II à son commencement. De plus, les réunions hebdomadaires à l'*Anima*, au moment des sessions conciliaires, ont permis de développer des positions communes. Toutefois, au cours de la troisième session, des divergences de vue, notamment sur le schéma XIII, ont introduit des failles dans ce front unifié.

Par la suite, deux contributions présentent des figures de proue de l'épiscopat allemand. K. Wittstadt fait état de la contribution de J. Döpfner à Vatican II : ses *vota* en 1959, sa participation à la Commission centrale préparatoire, sa préparation immédiate à Vatican II, au cours de l'été 1962, et sa participation aux travaux conciliaires eux-mêmes, notamment à titre de modérateur. De son côté, N. Trippen évoque la personnalité du cardinal Frings, dont le rôle au Concile est certainement très significatif. Malheureusement, la partie de cette contribution consacrée à la période conciliaire est réduite à la portion congrue (2 pages) et on apprend peu de choses qu'on ne savait déjà. On passe même sous silence une intervention importante de Frings au sujet de la curie romaine.

Malheureusement aussi, cette présentation ne fait généralement pas appel aux sources, ce qui explique sa relative pauvreté en ce qui regarde la compréhension du rôle de Frings à Vatican II.

Une troisième contribution porte sur l'Église suisse à Vatican II, Église souvent jugée insignifiante au milieu de ses puissantes voisines. De fait, comme l'indique V. Conzemius d'entrée de jeu, aucun nom d'évêques suisses n'est rattaché à un aspect important du programme conciliaire ; aucun évêque suisse n'a joué un rôle important (modérateur ou secrétaire d'une commission conciliaire) ; aucun discours d'évêque suisse n'est repris dans l'ouvrage publiant les discours marquants à Vatican II (1964). En fait, l'histoire ne retiendra probablement que le rôle de Jourmet à la quatrième session, après que Paul VI l'eut créé cardinal à l'été 1965. Cet effacement des évêques suisses contraste singulièrement avec l'importance des théologiens suisses à la même époque. Que l'on songe simplement à Balthazar ou à Küng. L'auteur explique ce relatif effacement des évêques suisses par la tripolarité qui constitue l'Église suisse : le Tessin regarde vers l'Italie, la Suisse Romande est tournée vers Lyon et Paris et la Suisse germanophone cherche son orientation du côté de l'Allemagne. Ainsi, contrairement aux évêques allemands, les évêques suisses ne présentaient pas un front uni au moment de l'ouverture de Vatican II et, de surcroît, il n'y avait pas de personnalité forte ou de cardinal capable de fédérer ces différents éléments.

K. Neufeld nous présente une grande figure de la théologie allemande à Vatican II : Karl Rahner. En quelques pages, il décrit le rôle relativement modeste de Rahner au cours de la phase préparatoire et son rôle beaucoup plus important au cours de la phase conciliaire elle-même. Ici encore, on reste sur son appétit, à défaut d'un travail en profondeur dans les sources. Cette contribution ne rend pas justice réellement au travail considérable de Rahner, notamment à l'importante Commission théologique au cours de la période conciliaire.

La dernière contribution, celle de Roman Siebenrock, est sans doute la plus significative de cette partie. Travaillant à partir des sources (notes de Karl Rahner), il analyse de manière serrée et rigoureuse les critiques adressées par un groupe de théologiens et d'évêques allemands aux schémas expédiés aux Pères à l'été 1962. Il s'agit là d'un passage important dans l'histoire du Concile, passage qui allait déterminer la suite des événements. La critique des schémas s'avère implacable et dévastatrice et elle correspond bien à des analyses similaires réalisées en France, en Hollande et à Montréal à la même époque.

La troisième partie (p. 141-175) aborde Vatican II d'un point de vue systématique ou thématique. H. Pottmeyer s'intéresse aux questions ecclésiologiques à Vatican II. Il le fait à partir de deux sources, les *vota* des évêques allemands et leur contribution au débat sur le *De ecclesia* à la première session : interventions de Döpfner, Frings, Hengsbach, Volk, von Speyer et Höffners. Leurs critiques portent sur trois aspects principaux : le caractère juridique du schéma qui ne puise pas à l'Écriture et à la Tradition de l'Église ancienne ; la nécessité de présenter l'Église comme Peuple de Dieu et comme sacrement du salut ; la nécessité de présenter une théologie de la collégialité qui fournirait un cadre mieux équilibré aux affirmations sur la primauté. Pour sa part, Elmar Klinger aborde le thème de la *Communio* et celui du Peuple de Dieu à Vatican II, sans se référer toutefois à des sources allemandes aussi spécifiques, mais en étudiant ces différents concepts à la lumière de l'ensemble de la littérature conciliaire sur ces sujets.

La quatrième partie (p. 177-196) explore les conséquences pratiques de Vatican II et elle ne comporte qu'une seule contribution, celle de K. Hillenbrand, sur la figure du prêtre qui se dégage de Vatican II.

Une cinquième partie (p. 197-237) nous situe sur un autre terrain : celui de l'Europe de l'Est. G. Eldarov, *peritus* à Vatican II, fait état de la rencontre de l'Église bulgare, où Jean XXIII avait été

nonce entre 1925 et 1934, avec Vatican II. Comptant seulement trois diocèses, dont un de rite oriental, et environ 100 000 catholiques, l'Église bulgare ne faisait pas le poids. De plus, la situation d'oppression dans laquelle elle vivait ne rendait pas vraiment disponibles ses évêques pour l'*aggiornamento* dont discutaient les évêques d'Europe de l'Ouest. Ces évêques étaient en quelque sorte perdus dans cette assemblée qui discutait de choses étrangères à leurs préoccupations. Par ailleurs, l'Église bulgare a fourni deux experts à Vatican II, dont Eldarov. L'essentiel de l'exposé relate donc sa participation à la Commission préparatoire et conciliaire sur les missions et à la Commission conciliaire qui élaborait le schéma sur les évêques. En particulier son expérience dans l'Église orientale lui permettait d'apporter une contribution originale sur la question de la collégialité épiscopale.

La contribution de Nikolaj A. Kovalskij, correspondant à Rome au cours du Concile, est également d'un grand intérêt. Elle relate l'importance de Vatican II dans le processus de normalisation entre le Vatican et l'Union Soviétique. L'événement conciliaire n'a pas simplement agi au niveau des responsables politiques ou ecclésiastiques. Il a aussi eu une grande importance dans l'opinion publique car, comme le rappelle Kovalskij, au cours de Vatican II, les journaux et les revues soviétiques ont diffusé un grand nombre d'informations au sujet du Vatican, de l'Église catholique et du catholicisme. De plus, l'encyclique *Pacem in terris* a été fort bien reçue par les leaders et la presse soviétique et la mort de Jean XXIII suscita une émotion à laquelle on n'était plus habitué en URSS, au moment de la mort d'un pape. Kovalskij relate ici sa propre découverte du catholicisme au cours des années conciliaires, à travers tous les contacts qu'il a pu avoir à Rome. Ce clin d'œil à l'Est se ferme par une contribution à caractère plus théologique, inspirée par Soloviev : le renouveau de l'Église sur la base du renforcement de son caractère eschatologique.

Enfin, la dernière partie de l'ouvrage présente quelques éléments pour la recherche. Marco Impagliazzo ouvre un champ de recherche dans une note sur le monde islamique et Vatican II. De fait, jusqu'à ce jour, il n'y a pas, à ma connaissance, d'études spécifiques consacrées à ce sujet pourtant de grande importance, hormis celle, en 1991, de Mohamed Talbi sur « Les réactions non catholiques à la Déclaration de Vatican II *Dignitatis humanae* : point de vue musulman » (*Islamochristiana*, 17, p. 15-20). Au nombre des pistes de recherche, l'auteur propose une exploration plus approfondie de la participation des Églises melkites à Vatican II et la réception de *Nostra aetate*, sur les religions non chrétiennes, dans le monde islamique. Ce qui est certain, c'est que depuis, le dialogue entre chrétiens et musulmans a parcouru un chemin considérable.

Pour leur part, R. Burigana, A. Melloni, M. Paiano et M. Velati de l'*Istituto per le scienze religiose di Bologna* proposent une note de recherche pour les études sur les commissions conciliaires, en particulier la Commission pour la liturgie, la Commission théologique, la Commission mixte sur le schéma XIII et le Secrétariat pour l'Unité des chrétiens. Le moins que l'on puisse dire, c'est que les sources sont variées et fort nombreuses.

Cet ouvrage, on l'aura noté, aborde Vatican II à partir de différents points de vue (sociologique, historique, thématique, etc.) et à partir de deux lieux différents, les pays germanophones, l'Allemagne en particulier, et l'Europe de l'Est. À côté d'une Église forte et fort bien structurée, il ouvre des perspectives sur des Églises de plus petite dimension et certainement plus faibles (la Suisse et la Bulgarie). Cet ouvrage ne se limite pas à étudier Vatican II dans son fonctionnement interne, mais permet aussi de le situer dans le contexte global de l'évolution du monde contemporain. Enfin, s'il fait place à des groupes (Églises, conférences épiscopales), il dégage aussi des figures de proue (Döpfner, Frings, Rahner). Cela est également devenu évident, cet ouvrage présente des collaborations d'inégales valeurs. Celles réellement fondées sur l'étude des sources se démarquent nettement des autres.

10. Alberto MELLONI, *Vatican II in Moscow*. Leuven, Bibliotheek van de Faculteit Godgeleerdheid, 1997, 352 pages.

Dans la série des ouvrages sur Vatican II, celui-ci demeure bien original. En effet, il ne traite pas de l'élaboration des documents conciliaires eux-mêmes, ni des travaux conciliaires en commissions ou en assemblées. Il déplace l'attention en envisageant Vatican II non seulement comme un événement ecclésial appartenant à l'Église catholique elle-même, mais comme un événement mondial à portée géopolitique trop souvent méconnue. Vatican II appartient à l'histoire du xx^e siècle et cet ouvrage soulève la question du rapport entre religion, Église et pouvoir. D'ailleurs, l'index onomastique a quelque chose de déroutant. On ne retrouve pas les noms familiers des Pères conciliaires ou des *Periti* — sauf quelques-uns. On retrouve plutôt les noms de Staline, Khrouchtchev, Gorbatchev, Gromyko, De Gaulle, Truman, Kennedy, etc. Cet ouvrage indique à quel point l'enjeu de Vatican II dépasse largement les questions internes à l'Église catholique. Parmi les noms familiers d'acteurs importants de l'Église catholique, on retrouve ceux des grands œcuménistes, Bea, Willebrands, Dumont, et les artisans de l'*Ostpolitik*, Casaroli, Jean XXIII, Paul VI, etc.

La première partie (p. 15-71) est entièrement consacrée aux relations internationales. Elle regroupe trois études complémentaires. La première a trait à la prise de conscience respective, au Vatican et au Kremlin, de l'entrée dans une aire nucléaire. Son auteur, V. Gaiduk passe en revue les positions anticommunistes de l'Église catholique, de Pie XI jusqu'à Paul VI, pour en faire ressortir les évolutions. La conscience de l'entrée dans une aire nucléaire infléchit le discours en direction de la construction de la paix qui passe au centre des préoccupations de Jean XXIII. La deuxième contribution (V.P. Ljubin) a pour objet de faire un relevé de la littérature scientifique se rapportant à Vatican II en Union Soviétique. On découvre que le Concile n'était pas sans intérêt pour les scientifiques de l'URSS. Enfin, la troisième aborde la question, plus étudiée jusqu'ici, de la participation des observateurs de l'Église orthodoxe russe à Vatican II. On voit bien, à la lecture, que cette participation dépasse largement le cadre des relations entre Églises pour se situer également au niveau de stratégies politiques internationales. Tout se croise et s'entremêle : rencontre idéologique, tentatives de rapprochement et méfiance réciproque, stratégies religieuses et politiques. D'ailleurs, du côté soviétique, les intervenants ne sont pas qu'ecclésiastiques. Entrent aussi en jeu le Comité central du parti communiste et ses différents organes compétents dans le domaine religieux : le ministère des Affaires étrangères, le Conseil pour les affaires de l'Église orthodoxe russe, le Conseil pour les cultes et, finalement, l'Église orthodoxe russe. Au début, ce n'est pas l'Église orthodoxe russe elle-même, traditionnellement froide à l'idée d'avoir des contacts avec Rome, qui y a trouvé un intérêt. À l'invitation de Rome, elle répond d'abord par un « *non possumus* ». C'est davantage Khrouchtchev qui, pour des raisons politiques, montrait de l'ouverture en direction du Saint-Siège, malgré l'intensification de la politique antireligieuse à l'intérieur du pays. Il voulait en effet faire passer l'Union Soviétique d'un statut de puissance continentale à celui de puissance mondiale, ce qui exigeait des contacts avec l'extérieur, instrumentalisant au besoin l'Église orthodoxe russe à ses fins politiques.

La deuxième partie (p. 73-144) est consacrée à l'œcuménisme. Les trois premières communications s'intéressent aux relations œcuméniques alors que la quatrième élabore une thématique théologique. La première, celle de Vitalij Borovoj, présente la signification de Vatican II pour l'Église orthodoxe de Russie alors que la troisième, en regard, dégage la « Perception, en Occident, de la participation du Patriarcat de Moscou à Vatican II ». Dans l'entre-deux, Mauro Velati nous met en présence d'une figure triangulaire dans sa contribution sur « La Chiesa ortodossa Russa tra Ginevra e Roma... ». D'une part, alors que la plupart des Églises orthodoxes étaient membres du

Conseil œcuménique des Églises, celle de Moscou n'y avait toujours pas adhéré. Son rapprochement avec l'Église catholique faisait du catholicisme, aux yeux du COE, un interlocuteur encombrant. Par ailleurs, le fait que le Patriarcat de Moscou envoyait des observateurs au Concile et que celui de Constantinople n'en envoyait pas ouvrait une brèche dans l'unité de l'orthodoxie. On pressent alors à quel point les rapports œcuméniques étaient remplis d'embûches. Enfin, la contribution d'A. Cavazza explore un thème théologique, l'idée de *sobornost*, aux implications ecclésiologiques importantes, qui avait influencé l'Occident à travers la diaspora russe, surtout française, au cours des années préconciliaires.

La troisième partie (p. 145-295) aborde quatre champs de tensions et de controverses. G. Turbanti passe en revue, depuis la phase préparatoire, à travers quelques moments clés (notamment le message inaugural du Concile à tous les hommes), jusqu'à l'ultime bataille pour sa condamnation, en 1965, le traitement de la question du communisme à Vatican II. De son côté, R. Burigana examine la perception du Concile que se faisait le parti communiste italien. Il est intéressant de remarquer comment cette perception a oscillé tout au long des années qu'a duré le Concile. Cette contribution permet notamment, à l'échelle d'un pays, d'examiner le long processus de rencontre entre les communistes et les catholiques. Pour sa part, A. Riccardi, reprenant les choses à partir de Benoît XV et de la Révolution bolchevique, examine le cheminement qui conduira de l'antisoviétisme qui marque le début du siècle à l'*Ostpolitik* de Paul VI. Dans ce long cheminement, le pontificat de Jean XXIII représente incontestablement un tournant. Enfin, V. Martano examine plus à fond une question récurrente de cet ouvrage : les rapports tendus entre Constantinople et Moscou au cours des années conciliaires.

Comme c'est le cas dans plusieurs ouvrages sur l'histoire de Vatican II, la dernière partie fait appel à des témoignages, dont celui du premier ambassadeur de l'URSS auprès du Saint-Siège (Jurij E. Karlov). Son analyse, fort intéressante, montre à quel point les approches idéologiques peuvent distordre l'image que l'on se donne de la réalité et de l'autre, son vis-à-vis. Le second témoignage, de N.A. Kovalskij, traite du rôle de Vatican II dans l'histoire du xx^e siècle. Au passage, il aborde la médiation de Jean XXIII au moment de la crise de Cuba et il en vient, en conclusion, à l'appréciation suivante : « [...] par ses conclusions, l'impact de Vatican II ne se limite pas à la seule communauté catholique. Le système d'idées formulées par le Concile a eu également un impact au plan de l'histoire générale et de la culture de la seconde moitié du xx^e siècle » (p. 311). Le témoignage d'A. Krassikov quant à la portée de Vatican II, bien au-delà des frontières du catholicisme, va dans le même sens. Celui-ci aborde plus spécialement le rôle joué par Vatican II dans le cadre des relations entre le Saint-Siège et l'Union Soviétique. La présence de journalistes soviétiques et d'observateurs au Concile a permis l'établissement de contacts directs et pavé la voie à une meilleure compréhension, au-delà des préjugés et des *a priori* idéologiques mutuels. Enfin, le cardinal J. Willebrands, artisan important dans ce rapprochement, fait état de ses souvenirs au sujet de « La rencontre entre Rome et Moscou ».

Il s'agit ici d'un livre passionnant qui révèle un autre aspect de Vatican II, son impact dans un monde en voie de globalisation au cours de cette période de la fin de la Guerre froide.

11. Maria Teresa FATTORI et Alberto MELLONI, **L'evento e le decisioni. Studi sulle dinamiche del concilio Vaticano II**. Bologna, Il Mulino (coll. « Testi e ricerche di scienze religiose », 20), 1997, 540 pages.

La collection « Testi e ricerche di scienze religiose » qui, depuis 1992 (voir notre chronique précédente), a déjà publié trois études monographiques importantes sur l'histoire de Vatican II (les nos 8, 11 et 13) nous présente maintenant les Actes du colloque du Groupe international de recher-

che sur l'histoire de Vatican II tenu à Bologne en décembre 1996. L'objet de cet ouvrage est d'articuler, au plan méthodologique, l'événement conciliaire aux décisions conciliaires qui en ont résulté. Il s'agit là d'une réflexion importante puisque, pour la majorité des personnes, Vatican II ne représente qu'un ensemble de documents (constitutions, décrets, déclarations). L'événement demeure souvent méconnu. Cela est tellement vrai qu'au cours de la période qui a suivi le Concile, la communauté scientifique s'est contentée de publier des commentaires des textes conciliaires plutôt que de tenter de reconstituer l'événement lui-même, préoccupation beaucoup plus récente. On sait aujourd'hui que la connaissance de l'événement lui-même est d'une grande importance pour l'interprétation des décisions conciliaires.

La première partie (p. 17-94), « *Evento e decisioni : categorie ermeneutiche ed esperienze storiografiche* », est plus générale et de caractère plus méthodologique. Une première contribution porte sur la dialectique événement-décision dans les grandes assemblées : parlements et assemblées constituantes. Étienne Fouilloux fait pour sa part une excellente synthèse de la réflexion de l'historiographie française et spécialement de l'école des *Annales* sur la notion d'événement en histoire et à la discontinuité qu'elle implique. Enfin, P. Hünermann avance une réflexion à caractère herméneutique pour comprendre Vatican II comme événement en prenant pour cadre de référence la pragmatique suivant laquelle une parole acquiert sa signification de base à l'intérieur d'un registre linguistique donné.

La deuxième partie, la plus importante de l'ouvrage, comprend 10 contributions (p. 95-413) et explore le rôle de différents groupes au Concile. Les deux premières contributions ont trait aux conférences épiscopales. Pierre Noël fait état des travaux de l'interconférence ou « Groupe des 22 » qui réunissait hebdomadairement à la *Domus Mariae* des représentants de plusieurs conférences épiscopales. Il s'agissait sans doute d'un groupe influent puisqu'on y retrouvait plusieurs présidents de conférences épiscopales, le président et les vice-présidents du CELAM, du Secrétaire du Secrétariat des conférences africaines, des représentants des Églises orientales, européennes et nord-américaines. L'auteur met surtout l'accent sur les travaux de ce groupe en regard de trois thématiques particulières qui intéressaient le groupe au plus haut point : la collégialité des évêques, les statuts et le fonctionnement des conférences épiscopales et la création d'un organe représentant les évêques pour agir avec le pape dans le gouvernement de toutes les Églises. Quant à M^{gr} Marcus McGrath, lui-même Père conciliaire, il fait état, à travers les rencontres de l'épiscopat latino-américain (CELAM) à l'occasion du Concile, de la conscience acquise par les évêques de ces différents pays de former un peuple. Fondé depuis 1955, c'est au moment du Concile que le CELAM s'est vraiment imposé comme regroupement solidement constitué.

De son côté, Claude Soetens aborde un groupe national qui a beaucoup fait parler, la célèbre *squadra belga*. Pourtant, d'après Soetens, rien ne prédisposait la Belgique, en raison du type de christianisme qu'elle représentait, à jouer un rôle important au Concile. Déjà fort présents dans les commissions préparatoires (42 membres), les Belges allaient s'affirmer encore davantage avec l'arrivée de Suenens, en 1961, comme archevêque de Malines. Cela allait constituer un point tournant. Tout au long de la période, ses contacts directs avec les papes successifs allaient représenter un facteur important au maintien de l'influence du groupe belge qui, faut-il le souligner, n'était pas tout à fait homogène. Plus encore, l'élection, à la première session, de six évêques belges sur sept comme membres de commissions conciliaires, allait donner à ce pays une influence considérable si l'on considère que chaque évêque allait entraîner avec lui la présence d'un expert de son pays dans l'une ou l'autre des commissions. Le plus prestigieux demeure sans doute G. Philips, rédacteur de plusieurs textes conciliaires, dont le *De ecclesia*. De plus, quelques-uns de ces évêques allaient devenir responsables de l'élaboration de documents importants, notamment, M^{gr} De Smedt

qui devait prendre en charge la Déclaration sur la liberté religieuse. Enfin, le collège belge, en regroupant tous les participants belges et en devenant un véritable carrefour, a été un instrument important dans le développement de cette influence. Si l'insertion de la *squadra belga* dans la majorité conciliaire est évidente, elle n'a pas toujours été sans mal. L'abandon du schéma de Malines en est un exemple important. Les témoignages rapportés des *Periti* de Léger illustrent le malaise entre Canadiens et Belges qui est venu mettre de l'ombre sur des relations pourtant assez suivies. En plus de ce que nous avons énuméré, d'après Soetens, quelques éléments caractéristiques ont permis aux Belges d'avoir une grande influence à Vatican II : leur efficacité, leur sens du compromis, leur discrétion et leur pragmatisme.

Dans son étude sur « *Il Coetus Internationalis Patrum e la minoranza conciliare* » (p. 173-187), Luc Perrin contribue à nous faire connaître l'« *altre parte* » de l'événement conciliaire. Toutefois, son travail d'enquête mené avec beaucoup de soin et grande minutie rencontre beaucoup de difficultés : la dispersion des archives en raison de l'hétérogénéité nationale des membres de ce groupe (France, Brésil, Philippines, Espagne, Canada) et le peu d'archives laissées par ses principaux membres, Marcel Lefebvre et M^{gr} Proença Sigaud. Néanmoins, Perrin réussit, malgré le caractère lacunaire des informations, à reconstituer les grandes étapes de ce groupe : son expression officielle tardive (octobre 1964) qui aurait été précédée par une venue au monde plus discrète (octobre 1963) et son passage à la revendication en 1964. En plus de restituer la structure d'organisation du *Coetus Internationalis Patrum*, Perrin nous brosse également un portrait de son action en 1964-1965. Cette étude, malgré les limites évidentes de la documentation, s'avère importante pour comprendre l'événement conciliaire.

Les trois autres contributions se rapportent à un groupe particulier qui n'ont pas de correspondant dans l'histoire des conciles : les observateurs non catholiques. Mauro Velati, fin connaisseur des questions œcuméniques au cours de la période conciliaire, nous livre une longue étude sur « *Gli osservatori del Consiglio ecumenico delle chiese al Vaticano II* » (p. 189-257). Plusieurs observateurs non catholiques ont publié leur journal conciliaire. Ici, l'étude de Velati s'appuie sur une large documentation, spécialement les rapports réguliers de Lukas Visser, seul observateur du Conseil œcuménique des Églises à la première session, et sur ceux de Visser et de N. Nissiotis pour les sessions suivantes. À n'en pas douter, ils ont été observateurs attentifs de ce que devenait l'Église catholique à travers le Concile. Leur attention a surtout été attirée par les débats sur la collégialité, la révélation. Observateurs souvent inquiets des différents avatars dans l'*iter* conciliaire du schéma sur l'œcuménisme et la liberté religieuse, ils se sont également intéressés aux discussions sur l'Église dans le monde de ce temps. Toutefois, ils n'ont pas été qu'observateurs passifs, à tel point qu'en avril 1965, Paul VI exprimait son inquiétude à Bea relativement à l'influence que pouvaient avoir les observateurs sur la liberté « psychologique » des Pères conciliaires plus préoccupés de plaire aux « frères séparés » que de demeurer cohérents avec l'enseignement de l'Église catholique. En conclusion, Velati revient sur l'impact de l'événement conciliaire lui-même dans l'itinéraire œcuménique, au-delà des décisions conciliaires elles-mêmes. Certes, tous les problèmes ne sont pas résolus, mais ces fréquentations quotidiennes pendant quatre ans, entre catholiques et chrétiens non catholiques ne sont pas sans signification pour l'avenir.

Pour sa part, Maria Brun retrace le long parcours des Églises orthodoxes invitées à envoyer des observateurs à Vatican II, parcours fait de déceptions, de souffrances et finalement de joie. Tout au long de ce parcours, Athénagoras a toujours été soucieux de maintenir l'unité entre les Églises orthodoxes autocéphales. Si, à la première session, on ne pouvait compter que sur deux observateurs du patriarcat de Moscou, la situation allait graduellement évoluer, malgré les objections de

l'Église orthodoxe grecque et les désirs manifestes d'Athénagoras. Cette présentation illustre assez la sinuosité de la marche œcuménique.

Enfin, sur le même thème, A. Roccucci présente l'événement conciliaire tel qu'il apparaît dans les analyses des observateurs orthodoxes russes et dans les documents du Conseil pour les affaires de l'Église orthodoxe russe. Si l'arrivée à Rome d'observateurs de l'Église orthodoxe russe au premier jour du Concile a constitué une curiosité répercutée par toute la presse internationale, elle n'allait toutefois pas de soi. Cette participation constituait en fait l'aboutissement de longues et complexes démarches où se croisaient des intérêts divers, mais convergents : l'intérêt du Kremlin à provoquer une fracture dans le front idéologique anticommuniste occidental et celui de l'Église orthodoxe russe qui avait alors à craindre un certain isolement dans le domaine des relations entre les chrétiens. D'ailleurs, on l'a vu plus haut, la décision de l'Église orthodoxe russe allait créer une tension palpable avec le patriarcat œcuménique de Constantinople.

Ces trois contributions sont donc importantes pour nous faire comprendre un aspect souvent trop inconnu de Vatican II, que l'on réduit à la réunion d'un groupe d'évêques catholiques. Parmi ces groupes influents au Concile, on aurait aimé que l'ouvrage fasse une place aux journalistes dont la présence a pesé plus qu'on ne le croit sur les travaux conciliaires. Malgré quelques études, cet aspect demeure encore assez peu travaillé.

La présentation de J. Famerée (p. 321-354) nous amène sur un autre terrain, puisqu'il tente de montrer l'apport d'une source particulière, les journaux privés ou personnels, à la reconstruction de l'événement conciliaire. Sa démonstration procède à partir de la comparaison de six journaux personnels : celui d'Edelby, de Congar, de Dupont, d'Olivier, de Moeller et de Prignon. Cet échantillon ne prétend pas représenter adéquatement l'*ethos* conciliaire, puisque leurs auteurs appartiennent tous à la majorité conciliaire. De plus, on ne retrouve qu'un Père, M^{gr} Edelby, et cinq *Periti*, dont quatre Belges. Toutefois, ils donnent des échos de l'Église orientale, de l'Europe occidentale et, à travers B. Olivier, de l'Afrique. Aussi, ces journaux sont de types différents. Famerée compare ce que rapportent ces différents journaux de la journée du 8 novembre 1963 où les interventions de Frings, d'Ottaviani, de Lercaro, de Ruffini et de Maximos IV ont dominé les débats. Si, à première vue, les journaux ne nous apprennent rien de plus que ce que nous savions déjà du débat public à partir de ce que nous rapportent les *Acta synodalia*, ils s'avèrent par contre essentiels pour découvrir l'ambiance qui règne dans les différents groupes, pour saisir les rapports de collaboration et d'informations et pour découvrir un peu plus de l'intérieur le travail des commissions et les coulisses du Concile.

La contribution de Lus Antonio Tagle (p. 355-369) est d'une autre venue, puisqu'il fait état de la position unique du pape au Concile. Il examine en particulier la situation, l'attitude et l'activité de Paul VI au Concile en 1964, au moment où l'on débattait de la collégialité des évêques. Se sentant l'unique responsable de l'Église devant Dieu, il défendra l'indépendance juridique du pape. Cela le conduit à une position de grande solitude.

La longue contribution de J. Grootaers, très bien documentée, présente deux versants de la résistance à la rénovation que proposait Vatican II. Le premier versant, défensif, va du mois d'octobre 1962 à décembre 1963. Au cours de cette période, la résistance au renouveau passe par le soutien et la défense des schémas élaborés au cours de la phase préparatoire. À partir de décembre 1963, la tactique est différente. On passe à l'offensive en mettant tout en œuvre pour minimiser les effets du Concile en tâchant d'en limiter le programme, l'importance et la durée.

La dernière partie de cet ouvrage rassemble quatre contributions d'un genre différent. Au nombre des réflexions suggestives que propose J.A. Komonchak, dans ses « Riflessioni storiografiche

sul Vaticano II come evento » (p. 417-439), retenons les passages qui abordent de front une question d'herméneutique conciliaire toujours débattue : le recours aux textes conciliaires (la lettre) ou à l'esprit du Concile. Komonchak remarque avec justesse que l'appel à l'esprit du Concile peut aboutir à faire dire au Concile tout et n'importe quoi. Cela le conduit donc à préférer une herméneutique qui s'attache aux textes conciliaires, rappelant un vieux principe de droit civil et ecclésial suivant lequel un texte doit être initialement interprété dans son sens le plus obvie et littéral. D'ailleurs, ce principe s'accorde bien avec les récentes théories herméneutiques suivant lesquelles on doit se concentrer sur le texte sans tenter de recourir à l'intention de l'auteur. Toutefois, suivant un autre principe juridique établi, lorsque l'interprétation d'un texte pose problème, on doit recourir à l'intention du législateur. Dans le cas des documents conciliaires, l'intention du législateur n'est pas à rechercher du côté d'un vague recours à l'esprit du Concile, mais du côté de l'histoire de la rédaction qui fait apparaître clairement les choix rédactionnels.

Pour sa part, G. Ruggieri aborde un problème capital, celui de la périodisation (p. 442-463) : quelle période faut-il prendre en compte dans nos analyses si l'on veut rendre les choses intelligibles. L'auteur, en s'appuyant sur de nombreux exemples, notamment tirés du débat sur le *De fontibus/De revelatione*, aborde successivement le temps des débats conciliaires et le temps du Concile lui-même. Suit une contribution de G. Routhier sur la considération de Vatican II comme événement de réception (p. 464-499). De son point de vue, il ne s'agit pas simplement d'étudier la réception de Vatican II, mais de considérer le Concile lui-même comme un lieu de réception. L'auteur se contente ici, en plus de les illustrer un peu, de présenter dix orientations pour l'étude de Vatican II comme événement de réception.

La conclusion revient à G. Alberigo qui repose la question de la relation entre les décisions approuvées par le Concile et la réalité complexe de l'événement conciliaire lui-même. En fait, l'événement conciliaire est plus riche que la considération de ses simples documents détachés de leur contexte de production. À partir de la p. 504, Alberigo fournit une liste de cas typiques où la connaissance de l'événement dit davantage que la seule lecture des documents conciliaires eux-mêmes. Le cas, par exemple, du rejet d'à peu près tous les 72 textes élaborés au cours de la phase préparatoire est une manifestation claire d'une volonté conciliaire qui n'apparaît pas d'emblée à la lecture des documents. Les exemples de cet ordre sont nombreux. Il apparaît donc insuffisant de limiter notre connaissance de Vatican II à la seule étude de ses documents sortis de leur histoire, ce qui nous renvoie à l'événement conciliaire.

Cet ouvrage rassemble des exposés de grande valeur et des contributions importantes qui permettent l'approfondissement de la connaissance de Vatican II. Il n'a toutefois pas la même unité thématique que d'autres volumes présentés ici. Un index onomastique vient faciliter grandement la consultation de l'ouvrage.

Autres

12. Giuseppe ALBERIGO et Alberto MELLONI, **Il concilio Vaticano II**. Ronéotypé. Bologna, Istituto per le Scienze religiose, 1995, 390 pages.

Cet ouvrage, non disponible en librairie, reprend les exposés donnés en 1993-1994 et 1994-1995 par G. Alberigo et A. Melloni dans le cadre du cours « Histoire de l'Église » de la Faculté de sciences politiques de l'Université de Bologne. Destinées à des étudiants et non à des spécialistes, ces leçons donnent l'essentiel de manière simple. La première partie (p. 8-114), par G. Alberigo, offre une synthèse sur le cours des événements depuis l'annonce du Concile jusqu'à la fin de la

première intersession en mettant spécialement l'accent sur les acteurs bolognais (Lercaro et Dossetti), mais en faisant aussi entendre des voix d'évêques italiens vivant à l'étranger (nonce, évêque missionnaire, etc.). Cette synthèse nous donne les étapes importantes de la phase préparatoire, de la première session et de la première intersession.

La deuxième partie (A. Melloni : p. 115-196) se concentre sur l'évolution du *De ecclesia* depuis Vatican I jusqu'à la promulgation de *Lumen gentium* en (1963), en s'attardant bien sûr à la période conciliaire à laquelle on consacre l'essentiel de l'exposé.

Par la suite, G. Alberigo reprend le fil de l'histoire (p. 197-316). Son premier exposé essaie de présenter l'originalité de Vatican II en le situant parmi les autres Conciles de l'histoire de l'Église. Puis, après un bref survol de la phase préparatoire et de la première session, son exposé suit le cours des événements de la deuxième et de la troisième session.

Enfin, A. Melloni (p. 323-452), en plus de présenter les différents types de fonds auxquels les historiens ont recours pour reconstituer l'événement conciliaire, présente deux études de cas avant de terminer par un examen de la question des journaux conciliaires. En annexe, l'ouvrage présente deux autres leçons données dans le cadre de ce cours : une première, par l'ambassadeur de la Fédération russe auprès du Saint-Siège, et une autre, du professeur P. Hünermann, sur la christologie de Vatican II.

13. M^{re} Gérard DEFOIS, **Le Second Souffle de Vatican II**. Paris, Desclée de Brouwer, 1996, 176 pages.

Rédigé par un pasteur, qui ne met pas pour autant de côté sa formation de sociologue, ce volume nous amène sur un autre terrain. La thèse principale est la suivante : trente ans après Vatican II, le monde a changé. La plupart de nos contemporains ne partagent plus l'*ethos* spirituel, intellectuel et culturel qui était commun au moment de Vatican II. Si cela ne fait de doute à personne, la deuxième partie de la thèse peut être contestée de différents côtés. Ce changement commande une relecture de Vatican II de manière à donner à celui-ci un second souffle, prenant en compte les mutations de la culture intervenues depuis. Le premier chapitre présente, si l'on peut dire, le premier souffle de Vatican II. Il venait à la rencontre des espérances et des attentes de l'époque. Mais le libéralisme triomphant et l'optimisme débridé des années 1960 a fait place à la morosité, les sociétés occidentales étant maintenant en proie au doute quant aux valeurs, etc. Puisque l'on se retrouve aujourd'hui devant une génération qui a des attentes spirituelles différentes de celle des années 1960, il faut procéder à une relecture de Vatican II et penser en nouveaux termes le rapport de l'Église au monde contemporain (les références conciliaires sont massivement du côté de *Gaudium et spes*).

Dans ce diagnostic, on retrouve le sociologue, qui tente d'analyser lucidement les tendances et les grands courants culturels de la société dans laquelle il évolue, et le pasteur, qui veut répondre aux attentes spirituelles du monde présent. On peut certainement discuter le diagnostic, qui ne sera certainement pas reçu de tous. Pour notre part, nous nous y sommes parfois reconnus (p. ex. : la tendance actuelle à fonctionner avec une vision séculière de l'Église), mais nous avons souvent mesuré l'écart culturel entre notre situation et celle qui est décrite dans cet ouvrage. Il faut dire que les références sont très franco-françaises et se rapportent aux traumatismes des guerres de religions, de la Révolution avec la Déclaration des droits de l'homme et des citoyens et la Constitution civile du clergé, du mouvement de laïcisation, etc. Tout cela ne fait pas partie de la même manière de notre expérience historique et de notre patrimoine génétique et culturel. Certes, la modernité a été pour une bonne part façonnée par l'histoire intellectuelle, politique et religieuse de la France.

Pourtant, elle ne s'y réduit pas. La philosophie allemande et anglo-saxonne, l'élaboration de formes démocratiques en Amérique et, plus largement, dans l'espace anglophone, représentent des contributions à ne pas négliger, sans parler de ce qui nous vient des pays du Sud et de l'Est. L'expérience pluriséculaire du pluralisme religieux en Amérique nous fait poser les problèmes en d'autres termes que ceux de l'utilité sociale d'une religion nationale (p. 59), etc.

Bref, un livre qui ouvre un débat utile sur le second souffle de Vatican II. Comment recevoir Vatican II dans un contexte culturel différent ? Cette question mérite d'être posée, le Concile peut encore représenter un souffle pour notre monde.

14. André NAUD, *Un aggiornamento et son éclipse. La liberté de la pensée dans la foi et dans l'Église*. Montréal, Fides, 1996, 230 pages.

À partir d'un tout autre biais, André Naud en vient à poser fondamentalement la même question : que faisons-nous de Vatican II, trente ans après sa clôture ? L'auteur, qui connaît très bien Vatican II, ses textes et l'histoire de leur élaboration, en vient tristement à la conclusion que, sur la question de la liberté de la pensée dans la foi et dans l'Église, l'*aggiornamento* proposé par Vatican II subit aujourd'hui une éclipse, au moins partielle et, suivant son jugement, presque totale.

La première partie (trois premiers chapitres, les pages 13 à 70), analyse des textes clés de Vatican II et, en bonne méthode, en recourant à l'histoire de la rédaction de ces textes relatifs à la liberté de la pensée dans la foi et dans l'Église. Le premier chapitre est consacré au débat en Commission centrale préparatoire sur la profession de foi. Ici, comme en plusieurs autres occasions, le renvoi par le Concile de telle ou telle proposition est encore plus significatif que les textes finalement adoptés. Vatican II a positivement refusé de s'engager dans telle ou telle voie. On ne peut pas, trente ans plus tard, faire comme s'il n'y avait pas eu de décision — de refus — en ce sens. À cet égard, le renvoi du projet de la Profession de foi par la Commission centrale préparatoire est significatif. Il faut en garder mémoire. Le deuxième chapitre examine un texte un peu tortueux du *De ecclesia*, le n° 25. L'histoire de sa rédaction, bien mise ici en évidence, en rend la clarté que l'on aurait souhaitée plus accessible dans le texte lui-même. Ici encore, l'enterrement du schéma proposé et de son chapitre VII, sur le Magistère, est significatif. Il y a là une décision conciliaire sur laquelle il ne faut tout de même pas revenir. Enfin, le troisième chapitre, par mode de bilan, fait état des acquis de Vatican II en ce domaine.

La deuxième partie (également trois chapitres, p. 71-210) fait état de l'éclipse actuelle, bien qu'elle laisse ouverte l'avenir avec l'énoncé de propositions pour un avenir meilleur. Le premier chapitre de cette seconde partie fait état des malaises autour du « définitif ». Il examine trois textes romains de la dernière décennie : *La Professio fidei* (1989), *L'Instruction sur la vocation ecclésiastique du théologien* (1990) et la *Lettre apostolique Ordinatio sacerdotalis* (1994) avec son commentaire par le Préfet de la Congrégation pour la doctrine de la foi et le *Responsio ad dubium* (1995) qui suivirent. Le chapitre II aborde les malaises autour du « non-définitif ». Là encore, différents documents ecclésiastiques sont passés en revue et on fait appel à un cas témoin : l'« Affaire Curran ». Le chapitre III fait état de trois propositions pour un meilleur avenir. Toutefois, depuis la rédaction de cet ouvrage, le temps a filé. D'autres documents récents, notamment *Ad tuendam fidem*, sont venus renforcer la tendance lourde qui s'exprime depuis 1989 spécialement. Les propositions de Naud demeurent donc pour l'instant en attente de considération.

On le voit, cet ouvrage concerne une question d'une très grande actualité qui fera l'objet de débats et de discussions dans l'Église au cours des prochaines années. Il est mené avec grande rigueur et on pourra difficilement contester son argumentation. Il ne s'agit pas d'un pamphlet mais d'une

étude minutieuse, s'appuyant sur les textes conciliaires et l'histoire de leur rédaction. Il s'agit à cet égard d'une leçon de méthode. Ici, le théologien, au service de l'intelligence de la foi dans l'Église, avance avec prudence et grande responsabilité, sans céder au découragement et sans emprunter un ton qui ne convient pas à l'étude de questions délicates. Cet ouvrage illustre à quel point les recherches sur Vatican II demeurent importantes aujourd'hui si nous ne voulons pas deveniramnésiques d'un passé pas si lointain et dont les répercussions peuvent être importantes dans le présent. En somme, cette étude indique bien que la réception de Vatican II est toujours en cours et qu'elle commande une réelle attention.

15. Solange de BAECQUE, **Vatican II une espérance neuve. Un précurseur et témoin, le P. Eugène Joly**. Préface de Jean Rigal. Paris, Cerf (coll. « Théologies »), 1996, 338 pages.

Ce livre est assez étranger à toute la recherche actuelle sur Vatican II. Il n'en demeure pas moins fascinant car il suggère une autre approche du Concile. Il s'agit de la présentation de l'itinéraire du Père Eugène Joly, une vie qui a traversé ce siècle marqué par la guerre (Joly est en captivité de 1940 à 1945) et l'événement conciliaire. Mêlé aux mouvements liturgique, biblique et œcuménique naissants au début du siècle et florissants dans la période de l'après-guerre, E. Joly a vécu avec intensité cette période à la Cité universitaire où il a été aumônier de 1945 à 1957. Acteur du renouveau pastoral de cette époque, influencé par Teilhard de Chardin, marqué par ses fréquentations d'Y. Congar, Daniélou et de Lubac, E. Joly a espéré le Concile, se sentant lui-même trop à l'étroit dans une Église marquée par le juridisme et les remises en ordre qui ont aussi caractérisé cette époque. Si Vatican II a eu un tel retentissement, c'est qu'il assumait les espérances et les attentes d'une époque. Déjà il était anticipé par tous ces mouvements de renouveau. Cette espérance des pionniers, Vatican II l'a soulevée et l'a portée plus haut. C'est dans la vie de ces hommes et ces femmes que le Concile a été reçu et c'est à travers leurs actions qu'il a été mis en œuvre. Ce livre nous apprend qu'au-delà des mouvements historiques, il y a des personnes, qu'au-delà des réformes structurelles, il y a des êtres humains, espérant et vivant, capables de liberté.

L'ouvrage n'est pas, à proprement parler, une biographie. La première partie veut retracer l'itinéraire spirituel d'Eugène Joly, alors que la deuxième partie, qui fait appel à différents collaborateurs, présente des éléments biographiques du P. Joly. Enfin, la dernière partie reprend quelques écrits du P. Joly.

Au-delà du cas particulier, cet ouvrage milite en faveur du genre biographique, si l'on veut bien comprendre Vatican II. Certes, biographies des acteurs les plus proches, mais également, si l'on ne veut pas limiter Vatican II à un événement romain, biographies de ces hommes et femmes qui portaient le Concile dans leur vie.

Articles

Dans le but de faire de cette chronique un instrument de recherche assez complet dans le domaine des études sur Vatican II, nous signalons à l'attention des lecteurs certains articles importants ou chapitres d'ouvrages collectifs publiés sur le sujet au cours des trois dernières années, présentés ici en ordre chronologique inversé.

HAUSMAN, N., « Le Père Yves Congar au Concile Vatican II », *Nouvelle revue théologique*, 120, 2 (1998), p. 267-281.

ROUTHIER, Gilles, « L'évolution d'un Père conciliaire. Le cardinal Léger », *Cristianesimo nella storia*, 19, 1 (1998), p. 89-147.

- ROUTHIER, Gilles, « Un tournant de Vatican II », *Études d'histoire religieuse*, 64 (1998), p. 71-79.
- ALBERIGO, Giuseppe, « “Un Concile à la dimension du monde” : Marie-Dominique Chenu à Vatican II d’après son Journal », dans *Marie-Dominique Chenu*, Paris, Cerf, 1997, p. 155-172.
- ALBERIGO, Giuseppe, « Vatican II et son héritage », *Études d'histoire religieuse*, 63 (1997), p. 7-24.
- DENIS, Philippe, « Archbishop Hureley’s contribution to the Second Vatican Council », *Bulletin for Contextual Theology in Southern Africa and Africa*, IV, 1 (1997), p. 5-17.
- HENRIQUES, A., « Vatican II in The Southern Cross », *Bulletin for Contextual Theology in Southern Africa and Africa*, IV, 1 (1997), p. 31-39.
- IMPAGLIAZZO, M., « Mondo islamico e Vaticano II : prospettive di ricerca », *Studium*, 93, 1 (1997), p. 91-102.
- LAMBERIGTS, M. et A. Greiler, « *Concilium episcoporum est* : The Interventions of Liénart and Frings revisited October 13th, 1962 », *Ephemerides theologicae Lovanienses*, 73, 1 (1997), p. 54-71.
- LEMIEUX, Raymond, « Autour de Vatican II. Vie paroissiale et Grandes Missions dans le diocèse de Québec. Le contexte intellectuel », *Études d'histoire religieuse*, 63 (1997), p. 59-77.
- LOUCHEZ, Eddy, « Les études sur le Concile Vatican II. À propos d’un récent colloque », *Revue d'histoire ecclésiastique*, XCII (1997), p. 505-514.
- PROULX, Jean-Pierre, « Le quotidien *Le Devoir* et l’aggiornamento conciliaire (1960-1970) », *Études d'histoire religieuse*, 63 (1997), p. 45-57.
- PULIKKAN, Paul, « The vota of the Indian bishops and their participation in the liturgy debate during the second Vatican Council », *Questions liturgiques*, 78, 2 (1997), p. 61-79.
- ROUTHIER, Gilles, « L’annonce et la préparation de Vatican II. Réception et horizon d’attente au Québec », *Études d'histoire religieuse*, 63 (1997), p. 25-44.
- TURBANTI, Giovanni, « La recezione dell’ecclésiologia di comunione nel post-concilio », *Firmana*, 15 (1997), p. 77-112.
- TURBANTI, Giovanni, « Il ruolo del p. D. Chenu nell’elaborazione della Costituzione “Gaudium et spes” », dans *Marie-Dominique Chenu. Moyen Âge et modernité*, Paris, Le Centre d’études du Saulchoir, 1997, p. 173-211.
- TURBANTI, Giovanni, « Il Vaticano II : per la storia del concilio », *Il Regno*, XLII, 4 (1997) p. 82-85.
- TURBANTI, Giovanni, « Intervista a B. Häring, Il perdono esige conversione », *Il Regno*, XLII, 22 (1997), p. 645-647.
- CHERUBINI, R., « La Chiesa caldea cattolica al Concilio Ecumenico Vaticano II », *Studi e ricerche sull’Oriente cristiano*, 19, 1, (1996), p. 13-46. Troisième article d’une série de trois, les deux autres ayant été publiés dans la même revue en 1995.
- DUPUIS, Jean-Claude, « La revue *Relations* et le Concile Vatican II », *Les Cahiers d'histoire du Québec au xx^e siècle*, 6 (automne 1996), p. 33-50.
- FOUILLOUX, Étienne, « Du rôle des théologiens au début de Vatican II : un point de vue romain », dans A. MELLONI et D. MENOZZI, dir., *Cristianesimo nella storia. Saggi in onore di Giuseppe Alberigo*, Bologna. Il Mulino (coll. « Testi e ricerche di scienze religiose », 18), 1996, p. 279-311.
- GROOTAERS, Jan, « Une forme de concertation épiscopale au Concile Vatican II. La “Conférence des 22” (1962 et 1963) », *Revue d'histoire Ecclésiastique*, 91 (1996), p. 66-112.
- HAJJAR, J., « Les Églises du Proche-Orient au Concile Vatican II : Aperçu historique (1958-1978) », *Istina*, 41, 3, (1996), p. 253-308.

- MELLONI, A., « Entre *Östpolitik* et œcuménisme. Les relations entre Rome et Moscou durant le Concile de Vatican II », *Concilium*, 268 (1996), p. 107-119.
- MELLONI, A., « Yves Congar al Vaticano II : Ipotesi e linee di ricerca », *Rivista di storia della chiesa in Italia*, 50, 2, (1996), p. 489-527.
- MELLONI, Alberto, « Procedure e coscienza conciliare al Vaticano II : I 5 voti del 30 ottobre 1963 », dans A. MELLONI et D. MENOZZI, dir., *Cristianesimo nella storia. Saggi in onore di Giuseppe Alberigo*, Bologna. Il Mulino (coll. « Testi e ricerche di scienze religiose », 18), 1996, p. 313-396.
- TOSCHI, Massimo, « Enrico Bartoletti e il suo diario al concilio », dans A. MELLONI et D. MENOZZI, dir., *Cristianesimo nella storia. Saggi in onore di Giuseppe Alberigo*, Bologna. Il Mulino (coll. « Testi e ricerche di scienze religiose », 18), 1996, p. 397-435.

Mémoires de maîtrise/licence, DEA ou thèses de doctorat

- GREILER, A., *Erwünschte Erneuerung : zur Genese des Dekretes Über die Priesterausbildung Optatam Totius* (thèse de doctorat, Katholieke Universiteit Te Leuven, 1998).
- LUZ MARQUEZ, Luiz Carlos, *Il carteggio conciliare di mons. Helder Pessoa Camara* (thèse de doctorat, Università di Bologna, 1998).
- PULIKKAN, Paul, *Between Pastoral Concerns and Individual Preferences — Response of an Asian Church in an Ecumenical Council. A Historico-Theological Study of the Indian Participation in the Second Vatican Council* (thèse de doctorat, Faculteit Godgeleerdheid, Katholieke Universiteit Leuven, 1998).
- SCHMIEDL, Joachim, *Das Zweite Vatikanische Konzil und die Reform des gottgeweihten Lebens. Zu Krise und Erneuerung einer Lebensform im 20. Jahrhundert* (« Habilitationsschrift zur Erlangung der *venis legendi* im Fach Mittlere und neue Kirchengeschichte », Münster 1998).
- SERRÉ, Sylvain, *Les Consultations préconciliaires au Québec* (mémoire de maîtrise, Faculté de théologie et de sciences religieuses, Université Laval, 1998).
- MAHIEU, Éric, *Le Journal conciliaire Yves Congar* (mémoire de DEA, Institut Catholique, Université de Paris-Sorbonne, Paris IV, 1997).
- THERRIEN, Yves, *La Couverture de presse de Vatican II dans les quotidiens francophones du Canada* (mémoire de maîtrise, Faculté de théologie et de sciences religieuses, Université Laval, 1997).
- GALVOTTI, Enrico, *I problemi dell'Educatione cristiana al Concilio Vaticano II. L'elaborazione della Gravissimus Educationis* (tesi di laurea, Università di Bologna, 1996).
- GNACCARINI, Lucia, *Il dibattito su il Concilio Vaticano II (1962-1965) in riviste di lingua italiana*, (tesi di laurea, Università di Bologna, 1996).
- TURBANTI, Giovanni, *La redazione della costituzione pastorale « Gaudium et spes »* (thèse de doctorat, Università di Bologna, 1996).
- GREILER, Alois, s.m., *Erwünschte Erneuerung. Zur Genese des Dekretes über die Priesterausbildung « Optatam totius »* (mémoire de maîtrise, Katholieke Universiteit Leuven, 1995).
- ANNOVI, Donatella, *Il dibattito sulla preparazione del Concilio Ecumenico Vaticano II nei periodici italiani* (tesi di laurea, Università di Bologna, 1994-1995).

Synthèse

16. Giuseppe ALBERIGO, **Histoire de Vatican II 1959-1965. Tome I, Le Catholicisme vers une nouvelle époque. L'annonce et la préparation.** Paris, Cerf / Peeters, 1997, 576 pages.

On doit certainement la reviviscence des études et des travaux monographiques actuels sur l'histoire de Vatican II à l'entreprise gigantesque, dirigée par G. Alberigo et engageant une équipe d'historiens et de théologiens, que représente cette *Histoire de Vatican II*. Mise en chantier il y a dix ans, publiée en six langues, cette histoire du Concile se veut internationale, à la mesure même de l'événement conciliaire. Pour ce faire, le directeur s'est entouré d'une cinquantaine de scientifiques (on trouve les noms à la page II), représentant un grand nombre d'universités et en provenance de différents continents. La parution en français, à l'été 1997, du premier volume de cette histoire (qui en comportera cinq), constitue donc le couronnement d'une décennie de travaux et de recherche. Cela indique déjà tout le sérieux de l'entreprise.

Il va sans dire que cette reconstruction historique de l'événement conciliaire est conduite à partir des sources imprimées (sources officielles : *Acta et documenta* publiées par l'*Archivio del Concilio*), mais aussi largement à partir des sources locales, voire mêmes privées, qui sont aujourd'hui largement accessibles. L'ampleur des sources consultées, le caractère international et la compétence scientifique de l'équipe de rédaction, l'immense travail monographique réalisé depuis dix ans (colloques, thèses, publications), garantissent le sérieux de ce travail, même si l'on peut déceler, ici ou là, certaines insuffisances, constater la valeur inégale des contributions, ou ne pas partager l'appréciation de certains événements. À n'en pas douter, on est devant un travail sérieux et qualifié. Cette histoire de Vatican II constitue une contribution importante dans la connaissance de l'événement conciliaire et est sans doute appelée à durer de nombreuses années.

Ce premier tome est consacré entièrement à la préparation de Vatican II, depuis son annonce, le 25 janvier 1959, jusqu'à son ouverture, le 11 octobre 1962. Généralement, on mesure mal l'importance de cette période d'incubation de Vatican II et on y accorde trop peu d'attention, préférant faire commencer l'histoire de Vatican II avec son ouverture, en 1962. Cette attitude est assez révélatrice de l'interprétation que l'on a de ce premier épisode : un événement romain, sinon curial, vécu dans le secret et n'engageant pas vraiment toute l'Église catholique. Pourtant, ce premier épisode, plus long dans la durée que les années au cours desquelles se sont déroulées les assises conciliaires elles-mêmes, est sans doute capital, aussi bien pour la compréhension de Vatican II lui-même, que pour l'histoire du catholicisme contemporain. Le fait que les Pères conciliaires vont rejeter la très grande majorité des schémas élaborés au cours de cette période pour en mettre de nouveaux en chantier au cours de la phase conciliaire est capital pour l'interprétation des textes conciliaires eux-mêmes. Au-delà de ce qu'ils affirment, il faut également considérer ce qu'ils rejettent. Le Concile fait des choix et définit des options. L'ignorance de la phase préparatoire nous rend aveugle sur cette dimension des choses. De plus, c'est au cours de cette phase préparatoire que l'Église catholique se débat entre les différentes routes à prendre quant à son avenir et qu'elle hésite quant aux décisions à tenir. C'est ainsi que l'on peut comprendre toutes les contradictions et tiraillements qui s'accumulent au cours de cette période qui va de l'*aggiornamento* annoncé en 1959 à l'accréditation de cette orientation par le Concile lui-même en 1962. L'examen de la période préparatoire nous fait également mieux mesurer la marche de l'Église catholique en direction des Églises non européennes et de l'œcuménisme, pour nous limiter à ces deux aspects. L'ignorance de cette phase préparatoire, dominée par l'Europe et par la curie romaine, ne nous permet pas d'apprécier à sa juste proportion le changement opéré. De plus, ce n'est que progressivement que l'Église avance vers un autre horizon et qu'elle met le cap sur son orientation pastorale

qui la conduit à une nouvelle rencontre avec le monde et la culture contemporaine plutôt que de le maintenir en direction d'une position défensive identifiée à une bataille doctrinale. La connaissance de la phase préparatoire nous aide à entrer dans ce processus complexe de révisions des orientations du catholicisme contemporain.

L'ensemble des titres de cet ouvrage exprime cette dynamique historique, faite de passages, de luttes, d'avancées, de piétinements et de reculs. L'intitulé général donne le ton : « Le catholicisme vers une nouvelle époque ». Cette approche dynamique est également suggérée par le titre du premier chapitre : « Des sécurités du retranchement à la fascination de la recherche ».

Le premier chapitre (p. 13-68) revient au directeur de toute cette entreprise, G. Alberigo (Istituto per le scienze religiose di Bologna). Si elle porte avant tout sur l'annonce de Vatican II et les six premiers mois qui l'ont suivie, elle s'attache surtout à montrer la rupture qu'implique cet acte audacieux et serein de Jean XXIII. Cette première contribution, suivant les indications de Jean XXIII, situe cette annonce dans le contexte historique de la fin des années 1950 : intensification de la Guerre froide et mouvement de décolonisation. Elle nous montre également comment Jean XXIII esquisse progressivement une nouvelle figure de concile : essentiellement pastoral et à finalité œcuménique. Ces différents accents sont à proprement parler roncalliens. Avant d'avoir été Patriarche de Venise (tourné vers l'Orient), il avait été diplomate pendant 32 ans, en poste notamment en Bulgarie, à Istanbul et à Paris. Il avait alors intuitivement saisi quelque chose de son époque : la confrontation des deux blocs, le renouveau de la théologie et les différents mouvements de renouveau qui traversaient l'Église de France. Toute cette période éloignée de Rome et une intuition spirituelle vive lui avaient permis d'accéder à une conscience aiguë des attentes de son époque.

Étienne Fouilloux (Centre André Latreille, Université de Lyon II), historien du catholicisme contemporain et spécialiste de l'évolution de la théologie catholique, prend le relais dans le deuxième chapitre (p. 69-184) consacré à la consultation antépréparatoire. Fouilloux situe de manière appropriée Vatican II et sa préparation dans le contexte de l'époque (le Concile bénéficie de l'effervescence économique, sociale, politique et culturelle du début des années 1960), mais surtout dans le cadre des mouvements de pensée qui traversent alors le catholicisme occidental : divers mouvements de renouveau encore mal assurés toutefois et trop peu socialement et géographiquement étendus, face à une théologie romaine encore dominante et ombrageuse. Ainsi, l'*aggiornamento* promu par Jean XXIII pouvait au moins s'adosser sur quelques appuis, dans la société et dans le catholicisme. Cependant — et c'est là le propos essentiel du chapitre — la consultation préconciliaire de l'épiscopat du monde entier et des universités catholiques, et son traitement romain surtout, n'allait pas conduire à l'ouverture qu'on aurait pu attendre dans cette situation. Les réponses prudentes des évêques, qui ne sont pas encore sûrs de l'orientation du Concile, sont trop souvent convenues et stéréotypées. Elles empruntent le genre littéraire généralement adopté à l'époque dans les réponses aux consultations romaines. Certes, ici ou là, des vues innovatrices percent, mais noyées dans un ensemble où elles se perdent. On peut également distinguer certaines orientations, suivant les continents ou les pays, mais l'ensemble demeure encore malgré tout relativement homogène. Les Églises locales n'arrivent pas encore à exprimer leur originalité. Bien plus, les *vota et consilia* des universités romaines et des congrégations curiales finissent par s'imposer en raison de leur cohérence de pensée et de leur force. Enfin, le traitement de cet immense matériau, à partir de l'index des matières du *codex*, allait finir par aplatir ce matériau qui n'avait pas encore tout le relief souhaité. À la fin de la phase antépréparatoire, l'appareil romain semblait donc tenir les choses bien en main et on se dirigeait vers un Concile plutôt défensif aussi bien en raison du choix des thématiques que des attitudes adoptées.

La contribution de J.A. Komonchak (Catholic University of America, Washington D.C.), la plus volumineuse de l'ensemble (p. 185-398), constitue pour ainsi dire la pièce de résistance de ce premier volume. L'auteur passe en revue l'ensemble du travail de la phase préparatoire. À la suite des consultations évoquées plus haut, on confia à dix commissions préparatoires, correspondant aux congrégations curiales, les différentes matières qui devaient faire l'objet du Concile en assignant à chacune le soin de préparer des schémas sur ces différents sujets. Seule exception, la Commission sur l'apostolat des laïcs et les trois secrétariats créés pour l'occasion (communication sociale, questions logistiques, unité des chrétiens). À ce dispositif déjà lourd, s'ajoutait une Commission centrale censée coordonner les travaux et responsable de la révision des différents textes. En pratique, la préparation a été dominée par la Commission théologique qui se réservait toutes les questions doctrinales et ne laissait pour ainsi dire aux autres commissions que les questions relatives aux applications pratiques de ces dispositions doctrinales. On fonctionnait donc à partir d'un schème déductif suivant lequel l'action pastorale se déduit des principes doctrinaux. On était encore loin du Concile « pastoral » entrevu par Jean XXIII. Seule la Commission sur la liturgie refusa une telle dichotomie, et cela avec un heureux résultat. Ainsi, suivant même le plan proposé par l'auteur, on avançait en pleine contradiction : « préparer un concile pastoral » ou « préparer un concile doctrinal » ! Par ailleurs, le fonctionnement non coordonné de ces différentes commissions a vite conduit à la production d'une pléthore de textes différents et pas toujours cohérents entre eux. Les productions du Secrétariat pour l'unité des chrétiens se démarquaient nettement du reste. Cette série de contradictions, entre le type de concile voulu par le pape d'une part et ce qui se préparait d'autre part, entre un travail non coordonné des différentes commissions, entre les positions des textes doctrinaux rédigés principalement par les membres romains de la Commission théologique et celles des évêques et cardinaux du monde entier siégeant à la Commission centrale, allaient produire un malaise de plus en plus évident. Au fur et à mesure de l'avancée des travaux de cette Commission — qui tiendra sept séances —, des critiques de plus en plus vives (surtout en mai et juin 1962), venant d'évêques et de cardinaux de renom, s'exprimeront aussi bien au sujet de l'impréparation du Concile que du manque de cohérence ou de plan d'ensemble de sa préparation. Dans ce contexte, qui annonçait déjà la « catastrophe » de la première session, l'attitude de Jean XXIII demeure mystérieuse et fait toujours l'objet d'appréciations diverses et certaines de ses actions ne sont pas faciles à expliquer. Ainsi, son encouragement du latin dans les études théologiques en a laissé plusieurs perplexes et on a vite interprété qu'il cautionnait le maintien du latin comme langue liturgique. De même, son apparente indifférence aux critiques auxquelles nous venons de faire allusion en a désarçonné plusieurs. Il semble que, même si les préparatifs du Concile allaient dans une autre direction que la sienne, le pape ait voulu laisser la liberté aux Pères de déterminer le sort de tout ce travail préparatoire. Peut-être ne sentait-il pas, dans son entourage, suffisamment d'appuis pour remonter seul le courant. Enfin, Komonchak examine le rôle de la Commission des amendements qui devait réviser les textes en fonction des commentaires formulés au moment de leur examen en Commission centrale. À défaut d'une documentation suffisante, on ne peut ici que conjecturer. Une chose est certaine : la Commission, à défaut de temps suffisant, n'a pas pu effectuer le travail de refonte qu'auraient nécessité la plupart des schémas.

Un quatrième chapitre (p. 399-450) nous fait entrer par un autre biais dans la préparation conciliaire. En effet, J.O. Beozzo (Université de São Paulo) nous entraîne hors de Rome et nous fait percevoir un peu le climat extérieur au moment de la préparation du Concile. Pour plusieurs raisons, l'obsession du secret notamment, la phase préparatoire risquait d'être un événement essentiellement romain, n'engageant même pas vraiment les évêques membres ou consultants des commissions qui avaient le défaut d'habiter loin de Rome. Pourtant, quelques ferments travaillaient tout de même le corps ecclésial. Rendus curieux par l'annonce de cet événement hors série, les journalistes ne

demandaient pas mieux que d'informer le public. La presse internationale ne manqua donc pas de répercuter cet événement « surprenant ». Toutefois, les informations distillées au compte-gouttes par une organisation vaticane peu familière avec les médias de masse a fait retomber l'intérêt. Malgré tout, petit à petit, les anciennes coutumes devaient être révisées. On créait un service de presse, dont les informations allaient s'avérer décevantes, et, pour la première fois dans l'histoire, les officiels romains se prêtaient au jeu de la conférence de presse. C'est donc surtout à travers le filtre des revues et périodiques catholiques que les « chrétiens ordinaires », voire la plupart des évêques, participaient à la préparation de Vatican II. À travers ces publications — les livres également — les attentes des catholiques s'expriment de plus en plus. À partir de ce que l'on peut observer au Québec, l'engagement des fidèles est de plus en plus manifeste, spécialement à partir de la fin de l'année 1961. De nombreuses consultations de laïcs, de prêtres et de religieux et religieuses en témoignent. Aussi, dès avril 1961, la télévision publique canadienne avait des représentants à Rome pour couvrir la préparation du Concile, ce qui a nourri un intérêt croissant. De plus, c'est à partir de cette année-là, mais surtout en 1962, que les lettres pastorales des évêques sur le Concile deviennent plus nombreuses et plus articulées. Il nous semble donc que la question de l'engagement des Églises locales à la préparation de Vatican II mérite encore d'être plus finement étudiée. Ce chapitre aborde enfin une autre question importante pour Vatican II, la réaction des autres chrétiens et des autres religions au moment de la préparation de Vatican II.

Le dernier chapitre (p. 451-546 ; Klaus Wittstadt, Würzburg) centre son attention sur les trois derniers mois avant l'ouverture du Concile : l'envoi de sept schémas en juillet et leur réception par l'épiscopat. Curieusement, seulement 176 évêques (un peu moins de 10%) firent parvenir à Rome des remarques à la suite de cet envoi. Toutefois, les analyses et réactions, surtout en Europe occidentale, montraient déjà que la résistance à ce Concile, préparé largement par la curie, allait être vive. Ici encore, on aurait pu être plus explicite sur la coordination de la fronde qui s'organisait, puisque les informations dont nous disposons sur ce sujet dépassent ce que l'on trouve dans cet ouvrage. En plus de cet envoi, différents événements jalonnent cette ultime étape préparatoire : les actes de Jean XXIII, en particulier son important message radiophonique du 11 juillet *Ecclesia Christi lumen gentium*, la nomination des experts (224 dont peu des Jeunes Églises : 1 d'Amérique latine, 1 d'Afrique et 4 d'Asie) ; l'envoi des invitations aux observateurs des Églises chrétiennes non catholiques et l'intérêt de plus en plus marqué de la presse internationale au fur et à mesure qu'approche la grande ouverture. La dernière partie du chapitre couvre un aspect souvent négligé des choses, sans doute moins important aussi, la préparation logistique de l'événement. On le devine, une assemblée de 2 500 Pères commande une logistique qui dépasse toutes les proportions.

En conclusion, G. Alberigo jette un regard d'ensemble sur la préparation de Vatican II et sur sa signification à plus long terme pour l'avenir du Concile. Je retiens surtout ici le rejet à venir de la très grande majorité des schémas préparés au cours de cette période. Faut-il conclure à une préparation inutile ? Non pas, suivant Alberigo, puisque le rejet par les Pères de ces schémas est précisément l'acte qui a mis au monde le Concile. C'est en exerçant ainsi leur liberté que les Pères ont pris conscience de leur rôle et qu'ils sont parvenus à l'exercice de leur créativité. Toutefois, cela a aussi un revers : ce succès assez facilement acquis allait rendre la majorité euphorique et trop sûre d'elle-même et son impréparation doctrinale ne lui donnait pas les moyens d'entreprendre un travail de fond dans le long terme. Après cette victoire du début, la majorité n'allait pas avoir les ressources pour affronter les questions difficiles qui l'attendaient et insuffisamment élaborées avant l'ouverture du Concile.

La page couverture de ce premier tome nous présente une photo de Jean XXIII. Il est certainement la figure principale qui domine ce premier volume. Toutefois, la lecture de l'ensemble nous

conduit à une vision nuancée de sa vision du Concile au moment de l'annonce, au cours des phases antépréparatoire et préparatoire. Certes, nous ne sommes pas en présence d'une vision éclatée ni contradictoire du rôle capital de Jean XXIII, mais les apports d'Alberigo, de Fouilloux et de Komonchak comportent quelques nuances d'appréciation. Loin d'être contre-indiquées, ces nuances font appel au lecteur qui doit être en mesure de former son propre jugement et de tirer ses propres conclusions. Elles indiquent également, et c'est tout à l'honneur de cet ouvrage, que la réalité n'est pas simple, mais complexe, et que la préparation du Concile, même pour Jean XXIII, a comporté certaines évolutions, voire contradictions, et n'a pas été sans perplexités.

Cette synthèse historique allie avec bonheur l'analyse des structures (les fonctionnements romains et curiaux, la théologie romaine dans le catholicisme des années 1950) et la mise en valeur de la compétence des acteurs sociaux qui peuvent toujours échapper à leur rôle et qui ne sont pas simplement tributaires de leur fonction. Elle met en œuvre la dialectique entre le programme d'une institution et la spontanéité de ses acteurs.

Cette histoire de Vatican II vient combler une lacune dans l'ensemble de la littérature scientifique sur Vatican II. Lorsque l'on voit les efforts qui l'ont nourrie et l'ensemble des investissements qui la supportent, on se met à penser qu'elle est appelée à durer et qu'elle ne sera pas dépassée demain.

Recherches en cours

Les recherches et publications en cours sur Vatican II sont encore nombreuses. Deux colloques au moins sont annoncés à ce jour : Strasbourg (mars 1999) et Québec (1999). Des publications d'inventaires de fonds conciliaires sont en préparation en France, en Belgique et au Québec. Des publications d'articles, de sources conciliaires (journaux et traduction en langue vulgaire de certains passages importants des débats de Vatican II) de monographies (notamment sur *Gaudium et spes*), d'ouvrages collectifs sont également en préparation (notamment les Actes d'un colloque tenu en 1995 à São Paulo). Des mémoires de maîtrise (notamment à Québec, sur Sanschagrin, évêque à Vatican II) et des thèses de doctorat (notamment à Paris, sur le Journal Congar et à Louvain-la-Neuve, sur le *De missionibus*) sont annoncées. Tout cela laisse présager encore une bonne récolte pour les cinq prochaines années. À l'évidence, la recherche se concentre autour des centres : Louvain/Louvain-la-Neuve, Bologne, Paris, Québec, Washington et São Paulo. Récemment, l'Université du Latran a manifesté le désir de lancer à son tour un programme de recherche sur Vatican II, de même, la Faculté catholique de Tübingen.

Conclusions

Le rôle des centres ou des projets de recherche sur Vatican II dans l'avancement de la compréhension de l'événement conciliaire n'est plus à démontrer. De plus, il apparaît nettement que les travaux d'ordre historique sont essentiels à la compréhension même des textes conciliaires. Une bonne herméneutique conciliaire suppose une connaissance approfondie de l'événement. À cet égard, il est heureux que les sciences historiques aient pris le relais d'une première génération d'études sur Vatican II, surtout consacrées aux commentaires des textes conciliaires. Toutefois, il est aussi important que Vatican II continue d'être étudié dans une perspective théologique, ce qui ne signifie pas une réduction à des études thématiques.

La recherche actuelle s'est surtout concentrée sur l'Europe, avec une ouverture sur l'Amérique. Il est heureux que l'attention se tourne aussi vers ces autres mondes que sont l'Europe de l'Est, l'Afrique et les pays de l'islam, l'Inde et l'Asie, et l'Amérique latine. Déjà quelques thèses ou études ouvrent dans ces différentes directions. On ne peut que souhaiter l'accentuation de cette orientation si l'on veut donner sa vraie dimension à Vatican II. Actuellement, les colloques sont sans doute encore trop dominés par des contributions en provenance de l'Europe occidentale, malgré certains efforts significatifs pour désenclaver la recherche et engager une participation plus étendue à la recherche. Même parmi les Églises européennes, on connaît encore trop peu sur Vatican II, les Églises de la péninsule ibérique ou de l'Irlande ou de la Grande-Bretagne, par exemple. La masse des études concernent les Églises de France, d'Allemagne et de l'Italie.

Dans les recherches actuelles, on voit poindre, à quelques occasions, le facteur national ou continental. Cela méritait une plus grande attention. De plus, à côté des études sur le fonctionnement interne du Concile sur lequel la recherche a eu tendance à se concentrer, on dispose maintenant d'études qui élargissent le point de vue et qui tentent de situer l'événement conciliaire dans le cadre de l'histoire générale du XX^e siècle. Cela doit être poursuivi. Dans le même ordre d'idées, si l'on ne veut pas réduire le Concile à un événement romain, en surplomb par rapport aux Églises locales, on doit être soucieux de mieux le situer dans la vie des Églises. Quelques études tentent déjà de le faire, mais ces premiers essais doivent être poursuivis et approfondis. Ce qui est certain, c'est qu'on doit largement dépasser l'*American Participation in the Second Vatican Council*, publié il y a quelques années déjà et qui n'est guère plus qu'un recueil des interventions des évêques américains à Vatican II. On est surpris également que le rôle de la presse ne soit pas mieux étudié dans cet ensemble. Certes, on a déjà quelques études à ce sujet, mais il faut encore aller plus loin. Enfin, à côté des études sur les groupes informels et les commissions, la recherche semble de plus en plus tentée par les approches davantage biographiques qui approchent l'événement conciliaire à partir de figures particulières. Il s'agit sans doute là d'un biais qui mérite d'être pris en compte.

Parmi les questions laissées dans l'ombre, il faut sans doute souligner le « délaissement » de l'activité conciliaire autour des décrets *Christus dominus*, *Apostolicam actuositatem*, *Nostra aetate*, *Perfectae caritatis*, *Inter mirifica*, etc. Certes, certains de ces documents ne sont pas d'une importance majeure, mais les motifs de leurs insuffisances mériteraient d'être mieux éclairés. Une thèse en cours portant sur *Christus dominus* est malheureusement actuellement interrompue. À défaut d'une étude exhaustive, l'*iter* complexe de ce document et l'activité des groupes de pression qui en ont entouré l'élaboration, dont le groupe « Les évêques de Vatican II », mériterait sans doute un meilleur sort. De même, outre la thèse récente de Greiler, on a peu de choses sur les décrets sur la formation, la vie et le ministère des prêtres. Le silence est encore plus complet sur l'activité des laïcs, hormis les articles plus anciens de Rose-Mary Goldie.

On le voit, malgré l'ampleur de la recherche déjà réalisée et les nombreux chantiers encore en cours, il reste beaucoup à faire.